

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & mo-  
derne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ;  
de Nouvelles de la République des Lettres ; &  
de diverses autres Particularités intéressantes  
& curieuses , tant de Suisse , que des  
Pais Etrangers.*

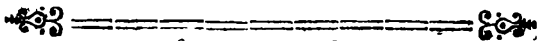
DEDIÉ AU ROI.



AVRIL 1752.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LII.

-

.



# JOURNAL HELVETIQUE,

AVRIL 1752.



## LETTRE

*Sur l'Entrée de JESUS-CHRIST à Jérusalem.  
Math. XXI. 1--10.*

MONSIEUR.

**V**ous nous avés fait voir dans plusieurs occasions, que vous aviés beaucoup de goût pour la lecture de l'Écriture Ste. Mais vous la lisés d'une manière réfléchie. Quand vous trouvés quelques difficultés dans un Passage, vous voulés en avoir la solution. Si vous ne la trouvés pas par vous même, vous vous adressés ailleurs. Vous m'avés plus d'une fois consulté dans ces cas là, parce que vous savés que ma Bibliothèque est mieux fournie que la vôtre.

Il s'agit aujourd'hui de l'Entrée triomphante de J.C. à Jérusalem. Vous me proposés

sés quelques circonstances de cette Histoire qui vous embarrassent , & qu'il s'agit d'aplanir. Voici coment les Evangelistes nous décrivent cette Entrée.

Le Sauveur étant à quelque distance de Jérusalem envoya chercher une Monture pour se rendre dans cette Ville. Ses Disciples lui amenèrent un Ane sur lequel il monta , après qu'ils y eurent mis quelque habit dessus en guise de Selle. Il s'achemina vers la Capitale. Dès qu'il en fut proche, le Peuple vint à sa rencontre pour lui faire honneur , & donna diverses marques du respect qu'on avoit pour lui. Les uns quitoient leurs habits & leurs Manteaux , & les étendoient dans le chemin où il aloit passer. D'autres coupoient des branches de Palmiers ou d'Oliviers , & jonchoient aussi le chemin de verdure. Tous ensemble faisoient réentir l'air de leurs cris d'alégresse. Ils faisoient des vœux au Ciel pour lui, en répétant ces paroles , *Hosanna au Fils de David.*

Il y a beaucoup d'apparence que c'étoient principalement des Etrangers qui étoient venus à Jérusalem pour la Fête de Paque , qui alèrent au devant du Sauveur , & qui le reçurent avec tant d'acclamations. St. Jean nous le done à entendre \* Les Habitans de Jé-

\* Jean XII. 12.

Jérusalem , quoi que tèmoin plus souvent de sa sainteté & de ses Miracles , ne parurent pas si ouvertement à cette entrée. Ils craignirent aparcmmment de se faire des affaires auprès de la Sinagogue. Le Sauveur entra donc dans Jérusalem au milieu des applaudissemens de ces Etrangers , & de leur triomphe champêtre.

Vous me faites , *Monsieur* , diverses Remarques sur cette Histoire. Vous dites d'abord un mot sur le genre de Monture dont se servit nôtre Seigneur , qui ne vous paroît guère propre à une Entrée triomphante. Vous n'insistés pas là dessus , mais il est aisé d'entrevoir que vous tenés encore des idées vulgaires qui nous préviennent contre cette sorte d'Animal. Je crois donc devoir comencer par le réhabiliter dans vôtre esprit.

Le préjugé que l'on a ordinairement sur la bassesse de l'Ane , est un préjugé de l'Enfance , & sur tout une prévention des Pais temperés que nous habitons. Cet Animal n'y est pas dans son élément. Dans nôtre Climat , qui dit un Ane , dit un Animal lent , paresseux & stupide. C'est une Bête de somme qui n'est guère qu'à l'usage des Jardiniers & des Meuniers.

L'Abé *Pluche* , dans le *Speçacle de la Nature* , décrit cet Animal , mais d'une ma-

nière à fortifier l'idée défavantageuse que nous en avons. Dans le portrait qu'il en fait, ce n'est guère que pesanteur & stupidité. Un de ses Interlocuteurs s'égaie aux dépens de l'Animal à longues oreilles. *Il n'a pas des manières turbulentes, come le Cheval, dit-il. Il ne va pas bien vite, mais il va de suite & long-tems\**.

Il me semble que cet Abé devoit avertir que l'Ane est fort différent dans les Pais Orientaux. Il est même tout autre dans les Pais les plus chauds de l'Europe, l'Italie, l'Espagne & même les Provinces Méridionales de France. Dans tous ces Pais-là, c'est à peu près la Monture ordinaire.

Je vai vous raporter, *Monsieur*, ce que j'ai lû dans la *Description de l'Egipe* par Maillet. „ En Egipe, dit-il, les Anes ont un  
 „ feu que les plus longues marches ne ra-  
 „ lentissent point. Ils fournissent sans dif-  
 „ culté aux longs voïages de la Mecque, &  
 „ ont un pas si vite, & en même tems si  
 „ doux, que les Chevaux ne les peuvent  
 „ suivre qu'au trot. Aussi ne leur sont ils  
 „ guère inférieurs pour le prix. Quoi qu'ils  
 „ soient très comuns en Egipe, il s'en  
 „ vend tous les jours jusqu'à deux & trois  
 „ cent Livres. Les Anes d'Italie ont aussi  
 beau-

\* *Spec. de la Nature*, T. I. p. 347.

beaucoup de vivacité. La plupart de ceux qui vont à *Notre Dame de Lorette*, emploient cette Monture, & s'en trouvent très bien sur tout parce que cet Animal ne bronche jamais. Il y a des Anes en *Espagne* beaucoup plus grands qu'aucun Cheval.

Le nom d'*Ane*, qui passe pour une injure aujourd'hui parmi nous, n'avoit rien d'odieux dans l'Antiquité. Homère a comparé *Ajax* acablé de traits dans la mêlée, à un Ane ravageant un Blé vert, & affailli à coups de cailloux, par les petits garçons du Village. C'est une mauvaise plaisanterie que de railler cet ancien Poète sur la bassesse de cette comparaison. Il y a de la petitesse d'esprit à vouloir prêter aux Anciens, nos goûts & nos préjugés.

Souvenons nous donc, *Monsieur*, que pour le fait qu'il s'agit d'expliquer, la Scène est dans la Palestine, où cette sorte de monture n'avoit rien de bas, & de méprisable. L'Ane étoit un Animal estimé dans tout l'Orient. On le regardoit come une Monture modeste, & sur tout convenable en tems de paix; les Chevaux étant proprement destinés à la guerre.

Voici ce que dit fort judicieusement Mr. de *Beausobre* dans ses *Discours sur la Bible*.

„ Les Anes sont à présent des Animaux mé-

„ prisables. Un Prince, qui par modestie,  
 „ ou par humilité, en useroit dans une En-  
 „ trée pareille, choqueroit les bienséan-  
 „ ces, & courroit risque de s'atirer du mé-  
 „ pris, plutôt que de la considération. Mais  
 „ les Mœurs ont changé avec le temps. Aussi  
 „ avant que Salomon eut donné dans le faste  
 „ des Princes de l'Orient, & lors qu'il étoit  
 „ encore un modèle de sagesse, il fit son  
 „ entrée Roiale à Jérusalem *monté sur un*  
 „ *Ane*. Ainsi J. C. paroît come avoit paru  
 „ autrefois le plus sage, & le plus vanté des  
 „ Rois d'Israël.

Cet Auteur fait voir ensuite que les Che-  
 vaux regardés come Monture, ne conven-  
 noient pas à la Palestine, Pais rude & mon-  
 tagneux. Les Voiageurs ne s'en servoient  
 point, parce que des Anes convenoient  
 beaucoup mieux dans des Chemins raboteux,  
 & tout entrecoupés de Rochers.

Mr. de *Beaufobre* le Père a fait une petite  
 Remarque dont je dois vous faire part. Dans  
 presque toutes nos Versions, il est fait men-  
 tion d'une *Anesse* & d'un *Anon*. Cela donna  
 de l'embaras aux Interprètes qui sont mon-  
 ter le Sauveur tantôt sur l'*Anesse*, tan-tôt  
 sur l'*Anon*. Mr. de *Beaufobre* a fait voir que  
 les Traducteurs se sont trompés, que le  
 terme de l'Original signifie aussi bien un

Ane



Ane qu'une Aneffe, & que quand il est parlé du Poulain de l'Aneffe, ce n'est qu'une répétition pour désigner le même Animal, répétition fort familière aux Hébreux \*. Mais venons à quelque chose de plus important.

Vous me demandés, *Monsieur*, quelle vüe pouvoit avoir J. C. en entrant à Jérusalem d'une manière si éclatante. L'Evangeliste en done bien une raison. *Cela se fit*, dit-il, *afin que ce qu'avoit prédit le Prophète fut accompli* ; Dites à la Fille de Sion, voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur & monté sur un Ane \*\*. Vous croiés qu'outre cette raison indiquée par St. Matthieu, le Sauveur en a eu encore quelque autre qu'il s'agit de découvrir.

Ce qui vous détermine à lui prêter quelque autre vüe que vous croiés qu'il faut joindre à celle-là, c'est que l'accomplissement de cet Oracle ne vous paroît pas une raison suffisante pour avoir porté le Sauveur à faire cette démarche. Il est vrai que les Anciens Juifs apliquoient cette Prophétie au Messie. Mais Jésus ne pouvoit pas prétendre à être reconu pour tel, sur une aussi petite circonstance. Un Juif incrédule dira qu'il étoit facile

\* Pullus Afini, signifie simplement un Ane en général. voyés les Notes posthumes de Mr de Boufflers sur le Nouveau Testament. §<sup>e</sup> §. 4.

cile de se faire l'aplication de cet Oracle. Rien de si aisé que de monter sur un Ane, & d'entrer ainsi dans Jérusalem. Cette Prophétie roule donc sur une circonstance non-seulement peu importante, mais qui est même fort équivoque.

Mr. *Le Clerc* dans une Note de sa Version Françoisé du N. T. dit là dessus, „ Qu'à la „ vérité il n'étoit pas d'une grande impor- „ tance de montrer que cette Prédiction „ convenoit au Sauveur, qu'on pouvoit „ s'assurer de sa Mission divine par des ca- „ ractères beaucoup plus essentiels; mais „ qu'il étoit bon que cette circonstance se „ trouvât aussi chez lui, afin que les opi- „ niatres ne pussent pas dire qu'il lui eut „ manqué quoi que ce soit, de ce qui avoit „ été prédit du Messie.

On peut ajouter que cet Oracle ne rouloit pas uniquement sur cette espèce de monture, mais le Prophète avoit joint à cette Entrée des circonstances qu'il ne dépendoit pas d'un Home de faire toutes rencontrer. Un Im- posteur pouvoit-il se saisir tout d'un coup des Esprits des Homes, & leur inspirer ces transports de joie qu'ils firent éclater dans cette occasion.

Le Docteur *Sherlock* a eu une pensée fort nouvelle pour répondre à la difficulté que l'on

Pon fait sur ce qu'une chose si comune est prédite come un caractère distinctif du Messie. La conjecture qu'il a eu là dessus, c'est que Dieu avoit défendu aux Juifs de se servir de Chevaux & de Chariots de guerre par opposition aux autres Peuples de l'Orient, qui faisoient consister en cela la plus grande force de leurs Armées. Il s'étoit chargé lui même du soin de protéger & de défendre son Peuple d'une manière immédiate. Le Prophète dit donc que le Messie n'aura rien de ce que Dieu avoit désapprouvé. *Il sera doux & humble.* Il ne viendra pas avec la fierté d'un Conquérant, environé de Chevaux & de Chariots.

On promet donc à la *Fille de Sion*, c'est-à-dire à Jérusalem, que le Roi qu'elle attend ne viendra pas chez elle come les Rois de la Terre, dans un superbe équipage. On ne remarquera point en lui ce faste ni cette magnificence des Souverains. *Doux*, pacifique, humble & même pauvre, il ne brillera que par l'éclat de ses Vertus & de ses Miracles bienfaisans.

Cela peut suffire, ce me semble, pour l'éclaircissement de l'Oracle de Zacharie. Il s'agit à présent de répondre précisément à votre Question, quel étoit outre cela le but de J. C. dans son Entrée à Jérusalem ?

Il me semble qu'on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance, que la principale vûe qu'eut le Sauveur, pour entrer à Jérusalem d'une manière si publique, c'étoit pour faire voir qu'il ne craignoit point la Mort\*. A quoi on peut encore ajouter cette raison. *Jésus* avoit évité jusqu'alors de paroître avec éclat, & d'être reconu pour le Messie; mais il voulut, quelques jours avant sa mort, montrer qu'il étoit le Messie promis par les Prophètes, il voulut que le Peuple reconut publiquement pour être ce Libérateur, & entrer dans Jérusalem, & même dans le Temple avec l'escorte décrite par les Evangelistes. Mais il le fit d'une manière modeste, & qui ne pouvoit donner aucun ombrage au Gouvernement.

Après avoir donné de bones raisons de cette démarche de J. C. il me semble, *Monsieur*, que nous ne devons plus nous embarasser des vues suspectes que quelques Enemis de la Religion ont effaié de lui atribuer. Quand nous disons que le Chef de nôtre Religion n'avoit point d'ambition, qu'il se cacha lors  
que

\* Pour appuier la raison qu'on vient d'alléguer, que J. C. voulut faire voir par là qu'il étoit prêt à affronter la Mort, il est remarqué que depuis ce tems-là, il parut tous les jours dans le Temple. Ainsi il ne faisoit point de mourir de la manière qu'il avoit prédit plusieurs fois auparavant.

que les Troupes voulurent le faire Roi, on nous objecte cette Entrée triomphante. Le voici, disent ces Esprits mal-intentionés, le voici qui fait une tentative pour soulever le Peuple, & pour se faire regarder come leur Roi. Il est vrai, ajoutent-ils, qu'il se cacha ensuite, mais c'est qu'il ne vit pas du jour à réussir. Il craignit d'être recherché sur cette demarche séditieuse.

J. C. dit-on, fit une tentative pour soulever le Peuple & pour se faire déclarer Roi. Nous pouvons demander d'abord où étoient les Armes & les Finances pour un semblable projet? Aussi quand on l'accuse devant *Pilate* d'avoir voulu usurper la Roiauté, ce Gouverneur Romain, ne voit, dans cette occasion que des clameurs frivoles. Il n'y a qu'à suivre ce qui se passa dans son Interrogatoire. Il est accusé d'avoir voulu soustraire les Juifs à la Domination Romaine. L'Afaire étoit des plus sérieuses, sous ce point de vue. Mais *Pilate* demeure convaincu que *Jésus* est innocent. Il voit assez que l'Accusé n'en vouloit point à la Constitution actuelle du Gouvernement. Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que dans l'accusation intentée contre le Sauveur, il ne fut point question de cette entrée triomphante, & elle ne fut point alléguée contre lui. Cette espèce d'atroupement  
ne

ne fut point un des Chefs d'acufation. Quoi donc! Les Juifs tèmoin de cette Entrée, n'y chercherent point les fineffes, les vues artificieufes, que nos Libertins y veulent trouver aujourd'hui. Prétendent ils au bout de dix fept Siècles, pouvoir mieux pénétrer les vues fecrettes de *Jéfus*, que fes Ennemis qui vivoient de fon tems, & qui étoient fi acharnés à fa perte ?

Il y a près de quatre vingt ans qu'on imprima un Ouvrage qui fit du bruit. Il est intitulé, *Moiens furs & honètes pour la conversion des Hérétiques*. L'Auteur a ajouté à la fin quelques preuves de la Divinité de l'Évangile. Il en trouve une dans cette circonftance de la Vie de J. C. Je vai vous la transcrire, parce que le Livre est devenu extrêmement rare.

*Le Passage de St. Jean Chap. XII. est beau, où il est dit qu'après la Réfurrection de Lazare, le Peuple qui avoit oui parler de Jéfus, fachant qu'il venoit à Jérufalem, ils s'en alloient au devant de lui crians. Hofanna, bénit foit celui qui vient au nom du Seigneur. Jéfus étoit monté fur un Ane, fans craindre que cet équipage lui fit tort, & le décrédita dans l'esprit du peuple. Il y a véritablement de la magnificence dans cette entrée, mais elle confifte en ce qu'elle avoit été prédite plusieurs Sècles auparavant*

vant , en ce que celui dont il s'agit ressuscite les Morts. Un Home de cette espèce est bien au dessus des grandeurs humaines. La magnificence consiste encore en ce qu'il s'agit d'un Roi débonnaire & humble , qui a cependant une puissance infinie. Qu'elle différence entre l'Entrée de ce Roi de Paix, dans sa Ville Roiale , avec celle d'un Empereur Romain dans Rome , monté sur un Char de triomphe superbe , pour avoir vaincu ses ennemis , tué , massacré plusieurs milliers d'Hommes ! Quelle différence entre un César sacrifiant à son ambition tant de ses semblables , & cet Agneau qui se prépare à mourir pour le bonheur du Genre humain ! On le voit à quelques Versets plus bas , qui se prépare à mourir d'une mort violente.

Son humilité étoit si grande qu'il ne fit pas même remarquer l'accomplissement de la Prophétie de Zacharie en lui. Il est dit que le Peuple n'y fit point attention d'abord , & qu'il ne s'en souvint que quand Jésus fut entré dans sa gloire. Que de grandeur & de véritable Majesté dans ce Fils de David ! Que de grandeur encore dans la simplicité avec laquelle ce Fait est narré par les Evangelistes \* !

Un Auteur plus moderne décrit si bien cette Entrée à Jérusalem , que vous approuverés sans doute que j'en donne encore ici un petit Extrait.

Le Messie, dit-il, content d'avoir donné par ses Oeuvres des preuves de sa Mission, avoit constamment refusé la Roïauté, toutes les fois qu'on la lui avoit présentée. Cependant à la Veille de sa Passion, il se fait rendre des honneurs qui n'appartiennent qu'à un Souverain. On le proclame, on lui fait une Entrée solennelle, on accompagne cette pompe d'aclamations.

Les Prophètes l'avoient prédit come un Roi dont le Roïaume est tout spirituel; un Roi pauvre, humble & doux; un Roi juste & fauveur; un Roi qui ne vient dans son Roïaume que pour le bien de ses Sujets.

Quel Spectacle aux yeux de la Foi qu'une Entrée si édifiante, & si différente des pompes du Monde! C'est un tendre & sincère empressement, c'est la candeur & la simplicité qui en font tous les préparatifs & tout l'éclat. Les pauvres Disciples qui n'ont point d'ornemens superbes, se dépouillent de leurs habits pour en couvrir l'Animal que leur Maître va monter. Les Peuples que la Religion & la Pieté amènent au devant de lui, se contentent de couvrir son chemin de leurs Vêtemens, & de jeter des branches de Palmier sur son passage.

Ils crient *Hosanna*. C'est un cri de joie, un souhait, une prière, une acclamation,

une



une lœtange qu'il est difficile d'exprimer, mais qui renferme tous les sentimens d'un Peuple fidèle & foudmis, qui reçoit son Roi, qui aplaudit à son avènement, qui le proclame, qui lui rend hommage, qui le supplie de le délivrer de ses maux, & de le combler de toutes sortes de biens.

*Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*  
Béni soit nôtre Messie, celui que Dieu devoit nous envoyer & que nous atendions, qui va nous gouverner, & nous rendre parfaitement heureux! Puissions nous jouir long-tems des douceurs de son Règne!

Mr. de *Beaufobre*, dans ses *Discours sur la Bible*, a doné l'Analise du Psaume CXVIII. d'où ces aclamations sont tirées. Il en fait voir par là, la justesse, & que rien ne convenoit mieux dans cette conjoncture. Rien de mieux choisi que les Vœux que ce Peuple, tout grossier qu'il est, adresse à Dieu en faveur de *Jésus*. Les Docteurs les plus verlés dans l'Ecriture Ste n'auroient pas pû en tirer des Passages plus convenables & mieux apliqués.

Vous me marqués, *Monsieur*, qu'il y a une circonstance relative à cette Histoire, qui vous a toûjours fait de la peine. C'est le changement qui se fit dans l'Esprit de ce Peuple, qui, après avoir témoigné dans cette

ocasion, des sentimens si avantageux à J. C. abandonna bien tôt son parti, & alla jusqu'à solliciter sa Mort. Cette variation, dites vous, vous a toujours embarrassé. Quoi qu'il faille la rejeter sur l'inconstance du Peuple, il vous paroît, que des gens malintentionnés pourroient en tirer une facheuse conséquence. Ne pourroient-ils point en conclure que ceux qui changèrent si promptement reconurent qu'ils s'étoient laissé prévenir trop légèrement en faveur de *Jésus*? Votre scrupule mérite assurément d'être examiné.

Il me semble qu'avant d'essayer de répondre à votre difficulté, il fera bon de voir d'abord si le fait est bien certain, que les mêmes Juifs qui avoient escorté le Sauveur dans cette espèce de triomphe, se joignirent peu de jours après, à ceux qui demandèrent avec tant de chaleur, sa mort à Pilate.

Je sais bien que nous l'avons oui dire ainsi plusieurs fois en Chaire. Les Prédicateurs les plus judicieux, établissent ce fait sans le moindre doute. Il n'y a que quelques jours que je le remarquai dans les Sermons de *Massillon*.

„ Quel changement! s'écrie-t-il. Nous  
 „ avons vu J. C. entrer dans Jérusalem au  
 „ bruit des acclamations publiques, & come  
 „ un Roi triomphant, qui venoit prendre  
 „ pos-

„ possession de son Empire: Aujourd'hui  
 „ quel nouvel appareil! Chargé de tous les  
 „ anathèmes de ce même Peuple ému, &  
 „ qui demande sa mort, avec des cris éfroia-  
 „ blés. Précédemment touchés des bienfaits  
 „ de J. C. ils avoient voulu l'établir Roi sur  
 „ eux: Aujourd'hui ils protestent, qu'ils  
 „ n'ont point d'autre Roi que César. Ils re-  
 „ jettent celui qu'ils viennent de reconoitre  
 „ pour le Fils de David.

J'entendis un jour la même pensée, qui fut  
 débitée dans un Sermon, mais tournée un  
 peu différemment. *Voies les caprices de la Po-  
 pulace, nous dit le Prédicateur, Voies son  
 inconstance. On jette des habits par terre pour  
 faire honneur à J. C. & dans cinq jours on le  
 dépouillera des siens, & on les jettera au sort.  
 On le reçoit aujourd'hui avec des branches de  
 Palmiers & d'Oliviers, & dans cinq jours on  
 lui mettra par dérision un Roseau entre les mains.  
 On crie aujourd'hui à son entrée, Béni soit ce-  
 lui qui vient nom du au Seigneur, & dans  
 cinq jours on crierà, Crucifiés le.*

Vous apercevrés aisément, *Monsieur*,  
 qu'il y a bien du faux dans ces belles Anti-  
 thèses. Ce fut le Peuple Juif, qui a l'entrée  
 de J. C. couvrit le chemin de ses habits,  
 & ce furent les Soldats Romains, qui dépouil-  
 lèrent le Sauveur des siens, & qui les tiré-

rent au fort. Ce fut encore le Peuple qui lui fit honneur avec des branches d'Oliviers, & ce furent les mêmes Soldats Romains qui, pour l'insulter, lui mirent un Roseau dans la Main, come un Sceptre ridicule. Il est vrai que c'est le peuple qui fit des acclamations de joie, & que ce fut aussi le Peuple qui cria qu'il falloit le crucifier. Mais fut-ce les mêmes Individus ? C'est ce qu'on avance fort légèrement & sans preuves.

On hazarde cette odieuse imputation simplement sur le caractère général du Peuple, qui est fort sujet à changer, & que l'on voit passer souvent aux deux extrémités opposées. Mais il ne suffit pas de prouver que cela soit arrivé quelquefois, pour en conclure, que la même inconstance ait eu aussi lieu dans cette occasion. Il faut quelque chose de plus précis que la simple possibilité.

Il est vrai, que quand il s'agit d'attribuer une bone action à quelqu'un, la moindre vraisemblance suffit. On ne doit point être difficile sur la nature des preuves. Il est permis, & quelquefois louable, de se tromper par trop de bone opinion du Prochain. Ici c'est toute autre chose. Sans la moindre preuve, on charge ces bones gens d'avoir travaillé à faire périr leur Bienfaiteur, de la manière la plus cruelle, & d'y avoir réussi.

Les Prédicateurs ne manquent pas de nous faire remarquer cette inconstance du Peuple, dans quelques autres endroits de l'Histoire de l'Évangile, & d'y insister beaucoup, dans des occasions, parce que ce sujet donne lieu à de beaux Mouvements Oratoires. J'ai oui, par exemple, expliquer le Naufrage de St. Paul à l'Isle de Malte. Cet Apôtre, ayant allumé un peu de feu, une Vipère qui étoit cachée dans du menu bois, s'attacha à sa main. Ces Insulaires en conclurent, *que cet Homme étoit sans doute un Meurtrier, puis qu'après qu'il avoit été sauvé de la Mer, la Vengeance Divine ne vouloit pas le laisser vivre.* Mais quand ils virent comment il avoit secoué la Vipère, sans en recevoir aucun mal, ils dirent *que c'étoit un Dieu* \*. Notre Prédicateur ne manqua pas de faire cette Réflexion, que le Peuple est toujours extrême dans ses jugemens, soit en bien, soit en mal; & dans sa conduite il passe de même d'une extrémité à l'autre.

Mais cet exemple ne sert à rien, pour prouver l'inconstance prétendue de ceux qui accompagnèrent le Sauveur à son entrée. Le cas des Insulaires de Malte est entièrement différent. Ces Barbares font d'abord un jugement précipité, mais sur des apparences

\* Actes XXVIII.

assez plausibles. Ils corrigent ensuite ce jugement, & finissent par se former une idée trop avantageuse de St. Paul. Ici on fait faire tout le contraire à ceux qui avoient escorté le Sauveur : Ils ont d'abord une grande idée de lui, ils le regardent come le Messie promis, come leur Roi envoié du Ciel pour le bonheur de la Nation, & ils font mille vœux en sa faveur. Et quelques jours après, sans apporter aucune raison de ce changement, on veut qu'ils l'aient regardé come un méchant Home, & qu'en conséquence ils se soient joints à ceux qui sollicitoient sa mort.

Mais l'exemple sur lequel les Orateurs apuient le plus, quand ils veulent dépeindre l'inconstance du Peuple, & faire sentir de quoi il est capable, c'est ce qui arriva à St. Paul à *Listre*, où il se trouva avec Barnabas. Come ils avoient guéri un Boiteux en présence du Peuple, on les prit pour des Dieux qui paroissoient sur la Terre sous une forme humaine. Cette favorable prévention alla si loin, que les Sacrificateurs de ce lieu là amenoient déjà des Victimes pour leur immoler. Ces Apôtres travaillèrent avec soin à les désabuser, & à les convaincre, que malgré le Miracle qu'ils venoient de faire, ils n'étoient que de simples Homes : Mais quelle n'est pas l'inconstance & la légèreté du Peuple ! Quelques Juifs aiant animé les

Liftriens contre ces Apôtres, St. Paul fut fort maltraité. Il fut acablé de pierres jusqu'à être laissé pour mort. On les vit, dans leur aveugle fureur, prêts à sacrifier celui même à qui ils vouloient sacrifier, quelques jours auparavant. Voila, dit-on, coment le Peuple, selon son caprice, tantôt vous exalte, & tantôt vous foule aux piez. On prétend trouver de la parité entre ce qui arrive à St. Paul à Listre, & ce qui étoit arrivé à son Maître à Jérusalem, après son entrée triomphante.

Cependant, malgré la grande conformité que l'on croit remarquer entre ces deux événemens, il y a une différence essentielle. En 1er. lieu l'Historien remarque expressément, que les Liftriens changèrent entièrement de sentimens à l'égard de Paul & de Barnabas, & qu'après les avoir regardés come des Dieux, ils en vinrent ensuite jusqu'à les lapider. Il y a plus, il done la raison de ce changement, c'est que quelques Juifs avoient animé les Liftriens contre ces Apôtres. Mais aucun des Évangélistes ne nous marque que ceux qui acompagnèrent le Sauveur, à son entrée dans Jérusalem, aient changé d'idée dans la suite, & n'ayant rien dit d'une semblable inconstance, ils ont été dispensés d'en expliquer la cause.

Je puis même, *Monsieur*, vous faire part d'une Remarque critique, qui changé la

face des choses à Lire. Voici ce que nous avons vu dans un Journal, il n'y a pas fort long-tems.

„ De l'adoration au lapidement du même  
 „ objet, le passage est un peu violent, pour  
 „ avoir été si rapide. Les Interprètes, qui  
 „ ont des remèdes à tout, ont cru se tirer de  
 „ ce mauvais pas, en déclamant de toutes  
 „ leurs forces contre l'inconstance de la  
 „ multitude. Mais on a peine goûter cet  
 „ expédient. On demande toujours comment  
 „ il se peut que tout de suite, le même  
 „ Peuple ait lapidé come un Scélerat., ce-  
 „ lui qu'il vouloit adorer come une Divi-  
 „ nité. Mais on trouve dans les *Cōmple-*  
 „ *xions de Cassiodore*, une solution à cette  
 „ difficulté. Il a le Texte un peu autrement.  
 „ Immédiatement après ces mots, *Ils eu-*  
 „ *rent bien de la peine à empêcher le Peuple*  
 „ *de leur sacrifier*; on trouve ceux-ci; *Or*  
 „ *aiant demeuré là, & y aiant enseigné pen-*  
 „ *dant quelque tems*, après quoi viennent  
 „ les paroles du v. 18. *Il survint des Juifs*  
 „ *qui s'emparèrent de l'esprit du Peuple &c.* De  
 „ cette manière le sens est clair, parfaite-  
 „ ment lié; & on a d'autant moins lieu de  
 „ douter qu'il ne faille lire le Texte come  
 „ *Cassiodore* l'a lu, que le précieux M S. du  
 „ Livre des Actes, que l'on conserve dans



„ la Bibliothèque Bodleienne, confirme  
 „ cette Leçon \*.

Il pourroit bien être, que lors que l'on demandoit la mort de J. C. plusieurs de ceux qui avoient assisté à son entrée triomphante, se trouvèrent parmi cette foule séditeuse. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est leur timidité, c'est de n'avoir pas osé se déclarer pour leur Bienfaiteur, en s'oposant aux Criards. Mais il n'est pas difficile de les excuser. Ils pouvoient craindre d'être recherchés, pour avoir assisté à cette entrée de J. C. Ils appréhendèrent que cette démarche ne fut regardée come Séditeuse, & ils crurent qu'il leur importoit de demeurer cachés.

Mais le Peuple, dit-on, ne demanda-t-il pas qu'on sauvât la vie à *Barrabas* préférablement à J. C. ? Même équivoque sur le mot de Peuple. Ceux qui voulurent qu'on fit grâce à *Barrabas* étoient aparemment un petit nombre de Créatures des Sacrificateurs, qu'on avoit apostés pour cela, les mêmes qui crièrent *Tolle*, Otez le du monde.

En général le Peuple Juif paroît avoir été assez bien disposé pour J. C. St. Jean nous apprend que les Sacrificateurs ne voulurent pas le faire arrêter pendant la Fête, à cause du Peuple ; Cela signifie visiblement parce

que

\* A& XIV. 12. Voici la Nouv. Bibliot. de la Hae, Juin 1739. p. 168.

que le Peuple, qui étoit plus nombreux à Jérusalem, à l'ocasion de la Fête de Pâque, se déclareroit pour lui.

Je me suis un peu arrêté à réfuter l'application que l'on fait ordinairement ici de la Pensée Oratoire que le Peuple est l'inconstance même. Il faut convenir du fait en général, mais on l'applique mal, dans cette occasion, & il me semble que l'on ne doit pas regarder cela come une chose indifférente. Outre qu'on ne doit jamais rien attribuer d'odieux à personne, sans de bone preuves, il peut résulter de ceci de mauvais soupçons contre l'Évangile. Lors qu'on fit à J. C. cette entrée triomphante, ce fut principalement à cause des guérisons miraculeuses qu'on lui avoit vu faire. La Résurrection de Lazaire étoit toute récente. Si l'on voit le Peuple changer si subtilement, & traiter quatre jours après le Sauveur come un Séditieux, dont ils folicitent la mort, ne done-t-on pas lieu de soupçonner qu'il les avoit surpris par de faux Miracles, que les aiant approfondis, ils n'avoient pas pu soutenir l'examen. Ainsi, *Monsieur*, ne donons point prise aux Libertins par de semblables traits oratoires. Que les Prédicateurs déclament tant qu'il leur plaira, contre l'inconstance du Peuple, dans quelque autre occasion; mais il y a de dangereuses conséquences à doner ainsi l'essor à leur imagination dans ce cas-ci. Je suis &c.



# L E T T R E

*A Mr. D'ARNAUD, de l'Académie des  
Sciences & Belles Lettres de BERLIN.*

J'Ai reçu, MONSIEUR, l'excellent Recueil de vos Ouvrages, où j'ai trouvé l'Eglogue que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, & que j'ai trouvé si belle, que je n'ai pu me refuser le plaisir de l'envoyer à Mrs. les Editeurs du *Journal Helvétique*, dans l'espérance qu'elle en fera un des Ornaments. Je n'ai pas lû avec moins de satisfaction vos Elégies, où tout respire la tendresse & le sentiment. Personne, *Monsieur*, n'a mieux saisi que vous le vrai caractère de ce genre de Poésie, qui demande une Versification douce & harmonieuse; des pensées naturelles, qui semblent naître d'un Cœur pénétré de crainte & de douleur; ce que l'illustre *Boileau* a si bien exprimé par ces deux Vers:

*La plaintive Elégie, en longs Habits de deuil,  
Sait, les Cheveux épars, gémir sur un Cercueil.*

Les Elégies de Madame la Comtesse de la *Suse*, que plusieurs Personnes ont si fort vanté,

me paroissent bien éloignées de la perfection : On y trouve des Vers durs & raboteux , & une sorte d'affectation , qui ne peut que déplaire aux Gens de goût. Celles que vous venés de publier n'ont pas ces défauts ; je ne doute point qu'elles ne soient , dans la suite , citées come un Modèle. Si quelque chose a dû exciter l'envie du célèbre *Voltaire* , que vous nommés vôtre Maître , ce sont vos *Élégies*. On dit qu'un ancien Statuaire devint Amoureux de son Ouvrage ; mais il seroit surprenant que ce grand Poete fût jaloux du sien !

Après avoir loué très sincèrement vos *Élégies* , qui me paroissent dictées par les Muses & par l'Amour , me permettrés vous , *Monsieur* , de vous dire , que si j'avois travaillé , come vous le desirés , à l'Édition de vos Oeuvres , je vous aurois prié de retrancher des Morceaux qui ne sont pas d'une égale force que le reste , & quelques autres où la Volupté paroît trop à découvert : Je fais que *Chapelle* & *Chaulieu* ont donné l'exemple ; qu'à vôtre âge l'Esprit peut se permettre un certain badinage , sans que cela tire à conséquence pour la pureté du Cœur : Je ne suis point de ces Gens sévères & rebarbatifs , dont le front se ride à la vüe des Jeux & des Plaisirs , & qui font un crime d'ex-  
primer

primer ce qu'ils ne craignent pas de sentir : Non, *Monsieur*, la véritable Vertu ne s'éfarouche pas si aisément : Amie de l'Innocence, elle ne croit point qu'elle soit blessée par quelques traits vifs & délicats, qui échappent à un ingénieux Ecrivain; on lit, on admire *Horace* & *Térence*, qui en sont remplis : Mais je me souviendrai toujours d'une Maxime du fameux *Roussseau* : *Des Vers sages, dit-il, plairont même à des Libertins; mais des Vers licentieux ne plairont jamais à des Gens sages.* Un Auteur soigneux de sa réputation, & qui aspire à une gloire solide, doit plutôt ambitionner l'approbation des Lecteurs sages, que les suffrages de quelques Petits-Maitres, qui prodiguent leur encens sans discernement, & sans savoir distinguer le Clinquant du *Tasse*, de l'Or de *Virgile*. Ainsi, *Monsieur*, si j'en avois été le Maitre, j'aurois fait main basse sur l'*Epitre à Manon*, & sur celle à *Louison*; j'aurois crû vous rendre service par cette suppression. N'oublions jamais le sage Précepte de *Despréaux*,

*Que votre Ame & vos Mœurs, peintes dans  
votre Ouvrage,  
De l'Honête-Homme en vous, nous présentent  
l'image.*

Cela ne vous sera pas difficile, *Monsieur* vous dont la probité coule de source, &

résisté à la corruption du Monde , & à celle des Cours , plus dangereuse encore , parce qu'elle est plus brillante , & que l'art de plaire , que vous possédez mieux que personne , vous en rendoit susceptible. Je vous assure , que je serois bien embarrassé dans un tel séjour , & que je m'y trouverois bien étranger : Je n'ai jamais envié ce pompeux Esclavage : Des fers , pour être dorés , n'en font pas moins des fers , & je ne suis guère propre à en soutenir le poids.

*Dans l'Or & les Grandeurs, dont l'Home est enchanté,*

*Je ne découvre que misères,  
Que foiblesse & que vanité.*

*Je ne desire point ces brillantes chimères,  
Qui couvrent sous l'apas d'un éclat emprunté,  
La perte de la Liberté.*

*Liberté ! que j'aime tes charmes !*

*Par toi nôtre Cœur sans alarmes*

*Sur la seule Raison réglant tous ses desirs ,*

*Jouit en paix de ces plaisirs ,*

*Qui ne lui content point d'alarmes.*

C'est sur les bords du Lac Léman que se trouve *Mont-Bijou* & *Sans-souci* dont de somptueux Palais ne portent que le nom.

J'ai lu & admiré votre Epitre sur les dégouts du *Théâtre* ; c'est dommage que l'ignorance,

rance, le caprice & les mauvaises manières des Comédiens vous aient engagé à y renoncer: Il paroît, par votre Tragédie de *Coligni*, que vous aviez beaucoup de talens pour le Tragique: Mais ce n'est pas à Paris seul que règne l'Esprit d'envie & de cabale. Quand j'ai lû les plaintes que vous faites à ce sujet, j'ai presque dit comme *Colombine*, *C'est tout come ici.*

Quoi que les Sciences ne soient pas responsables des défauts des Gens de Lettres, qu'elles devraient corriger, mais qu'elles ne corrigent pas toujours, cependant cela ne laisse pas de les rendre moins aimables & moins respectables: On ne peut juger des choses que par leurs effets. Un Anglois demandoit, si c'étoit un bon Projet que celui du Czar PIERRE I. d'éclairer & de polir sa Nation? La question se réduit à savoir, si les *Moscovites*, plus éclairés dans les Sciences, & plus habiles dans les Arts, en seroient plus sages & plus heureux? *C'est dans les Siècles les plus polis & les plus éclairés*, dit un Ecrivain très judicieux, *qu'on trouve l'exemple des plus grandes Vertus & des plus grands Vices. L'affinement des Esprits*, dit Montagne, *n'en est pas l'assaisissement. Par quelle fatalité*, dit Sulli, *arrive-t'il que ce qu'un Siècle acquiert de Lumières sur celui qui l'ont précédé ne tourne jamais au*  
pro-

*profit de la Vertu, & ne sert qu'à raffiner le  
Vue?* Il semble que l'Homme soit condamné à  
perdre d'un côté, ce qu'il gagne de l'autre.  
L'illustre *Roussseau* ne pensoit pas que les  
Sciences eussent beaucoup d'influence sur  
les Mœurs. Voici ce qu'il dit;

*Avant que dans l'Italie ,  
Sous de sinistres aspects ,  
La Vertu je fut polie  
Par le mélange des Grecs ,  
La foi , l'honneur , la constance ,  
L'intrépide résistance  
Dans les plus mortels dangers ,  
Y régnoit , sans l'assistance  
Des Préceptes étrangers.*

S'il y a des Sciences de pure parade , & qui ne contribuent point à perfectioner les Mœurs , on ne sauroit nier qu'il n'y en ait d'utiles & de nécessaires. Tout ce qu'on peut dire sur leur incertitude n'empêche pas qu'elles ne fassent un grand bien à la Société. Quand elles ne feroient que lier les Hommes entr'eux , exciter une noble émulation & polir l'Esprit , on devroit bien se garder de les condamner. Mais come les Sciences ont des bornes, qu'on ne sauroit passer , on doit sagement se défier d'une curiosité vaine & insatiable. *Il y a une certaine mesure de Connoissances utiles* , dit *Mr. de Fontenelle* , que



les Hommes ont eüe de bonne heure, à laquelle ils n'ont guères ajouté & qu'ils ne passeront guères, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir, car ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur Raison à le chercher. Il en est des Sciences come des Richesses, il en faut beaucoup pour le superflu, mais peu pour le nécessaire. Quand on ne veut que se défaltrer, un simple Ruiffeau peut suffire.

- La Question sur l'utilité des Sciences a été fort discutée dans le *Journal Helvétique*. On y a soutenu si bien le pour & le contre, qu'il en est arrivé ce qui arrive ordinairement, c'est que les Spectateurs impartiaux & désintéressés ne savent à qui doner la victoire. Pour moi, qui ai toujours aimé les Sciences, sans porter la livrée de Savant, & sans l'être, je me déclare pour elles, mais sans prétendre qu'elles aient beaucoup d'influence sur les Mœurs. Elles ne peuvent changer que l'extérieur de l'Homme, & tout Homme est dans le Cœur. Il ne faut pas que nôtre goût nous fasse manquer à ce qu'on doit à la Vérité. Je vous invite, *Monsieur*, de lire sur ce sujet deux Lettres qu'on attribue à Mr. *Rousseau*, qui est présentement à *Paris*. Vous les trouverés dans le *Journal*

*Helvétique de Novembre 1751. & dans celui de Janvier 1752. Ces Lettres, à ce que dit un Ecrivain éclairé & judicieux qui les a critiquées, ne sont pas indignes de celui qui passe pour les avoir écrites, & dont le Discours a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Dijon, l'an 1750. Dans sa Réponse, dit-il, qui sans flaterie ne cède en rien à son Discours, il fait conoitre qu'il se fonde moins sur les raisonnemens que sur les faits &c\*. Je ne sai si l'on peut mettre en problème, come le fait un autre Censeur, si ces Lettres sont véritablement de Mr. Rousseau? Jusqu'à ce qu'il les ait formellement défavouées, je ne donnerai point le démenti à celui qui les a publiées. Mr. M. dont vous estimés le goût a dit, come le Censeur de ces Lettres, le Discours & la Réponse m'ont charmé. Je leur apliquerois volontiers ce que dit un grand Prince, au sujet de deux Sonets, qui firent beaucoup de bruit le Siècle passé.*

*L'un est plus grand, plus achevé;  
Mais je voudrois avoir fait l'autre,*

Mais dit un Ecrivain poli, qui a publié ses doutes, à ce sujet, dans le même Journal. *Quoi que cette Replique, attribuée à Mr. Rousseau soit*

*soit bien écrite, on n'y trouve pas le Stile fort & nerveux de l'Auteur du Discours.* C'est qu'un Discours & des Lettres sont deux choses très différentes; un Homme de goût fait se plier à ces divers genres d'écrire; l'un demande de la force & de l'énergie; l'autre du naturel & de la délicatesse. Croiés vous que si le célèbre *Fléchier* eut écrit à un Ami la mort du grand *Turenne*, il eut pris le même ton qu'il prend dans la belle Oraison funèbre qu'il a fait de ce fameux Général?

En parlant de Mort & d'Oraison funèbre, nous venons de voir paroître, dans le Journal Helvétique de Février, le bel Eloge qu'on a fait de feu *Mr. Cramer*, Professeur en Philosophie à *Genève*, qui cultivoit toutes les Sciences, & en particulier celle de la Géométrie, avec beaucoup de succès.

*Tu n'ès plus, cher Cramer, dont l'utile Science  
De ce vaste Univers mesuroit la grandeur;  
Dont la sublime Intelligence,  
Egaloit la bonté du Cœur!*

Mais dirés vous, *M. de Turenne*, qui étoit peut-être le plus grand Capitaine de son Siècle, qu'a-t-il de commun avec *Mr. Cramer*? Je ne veux point les comparer; mais on ne peut nier qu'il n'y ait un certain

raport entre des Génies supérieurs, quoi que dans un genre très différent. Ne doutés point, *Monsieur*, que dans les Siècles à venir, quand on viendra à parler des grands Homes qui ont fleuri sous le Règne de LOUIS XIV. on ne place à côté des *Turennes* & des *Condés*, les *Descartes* & les *Fontenelles*. Come après la mort de *Turenne* personne n'osoit prendre sa place & comander les Armées du Roi; de même, quand Mr. de *Fontenelle* eût quité la Plume de l'Académie des Sciences, personne ne se sentant en état de la manier avec autant d'élégance & de délicatesse, ne vouloit accepter l'emploi de Secrétaire. Il faut aussi une vocation bien marquée, beaucoup de talens & de favoir pour remplacer dignement Mr. *Cramer*, qui a été précédé & suivi de Mrs. *Calandryni* & *Jallabert*, célèbres dans la République des Lettres, & qui eux mêmes ont eu pour Prédecesseurs, Mrs. *de la Rive*, *Gautier*, *Leger*, & *Chouët* \*. Quels Noms ! Quels Ancêtres,

\* On seroit peut être surpris que dans l'énumération que l'on fait ici des Professeurs en Philosophie qui ont précédé Mrs. *Calandryni*, *Cramer* & *Jallabert*, dans notre Académie, on ne dit rien de Mr. *Gallatin*, qui n'avoit pas des Connoissances aussi étendues, & aussi profondes que ces Messieurs, mais qui avoit beaucoup d'esprit, une grande facilité à s'énoncer, & une Méthode d'enseigner très instructive & très agréable. C'étoit d'ailleurs un fort bon Prédicateur, & il a donné un Volume d'excellens Sermons.

tres, & quels Modèles! Qu'il est difficile de leur ressembler, de marcher à côté d'eux, ou même de les suivre!

Avant ces Grands Homes, qu'étoit nôtre Auditoire de Philosophie? Un séjour a peu près barbare, où l'École dictoit, come autant d'Oracles, ses Arrêts presque inintelligibles, docte jargon, où d'obscures Définitions tenoient lieu des choses mêmes qu'on vouloit expliquer, où la Vérité étoit come ensevelie sous un tas de mots. Combien ne faloit-il pas de courage, de justesse d'esprit, de connoissances, pour dissiper ces ténèbres & nous conduire à la lumière!

*Mais pourquoi, cher Ami, dai-je t'entretenir  
Des fameux Professeurs de nôtre Académie?*

*N'est-il que la Philosophie,*

*Qui mérite ton souvenir!*

*Nôtre Esprit curieux veut savoir toutes choses,*

*Mais s'égayant dans ses projets,*

*Au lieu de pénétrer les Causes,*

*Il n'aperçoit que leurs effets.*

*J'aime bien mieux de la Nature,*

*Contemplant les charmes divers,*

*Essaier de t'en faire en Vers,*

*Cher D'ARNAUD, la vive peinture.*

*Déjà nos Prés de fleurs couverts*

*Sont arrosés de l'Onde pure;*

*Philomèle a déjà comencé ses Concerts.*

*La Terre reprend la parure  
Dont la dépouillent les Hivers.  
Et ces Monts, dont la Cime obscure,  
Semble se perdre dans les airs,  
Ornés d'un Tapis de verdure,  
Ne sont plus ces afreux Déserts,  
Où la Neige & la Pierre dure,  
Du Voüageur craintif excitent le murmure.*

J'avois dessein de vous tracer un petit Tableau des Objets, qui s'offrent aux yeux depuis mon petit Hermitage. D'un côté, ce sont ces Montagnes, dont je viens de parler, couvertes plus de la moitié de l'Année, d'une Piramide de Neige, & environés de précipices. Au dessous sont des Vallons fertiles, peuplés de Troupeaux, & couverts d'Arbres & de Verdure: Du côté opposé, se présentent deux Côteaux, dont l'aspect est fort riant & très agréable, par le nombre, la diversité & l'élégance des Maisons de Campagne, des Vergers, des Vignes & des Jardins, qui les ornent. Dans l'éloignement, on découvre une partie de la Côte, ou *Pais de Vaud*, qui appartient à la République de BERNE. Représentés vous, une pépinière de petites, mais jolies Villes, situées sur les bords du *Lac Léman*, dont elles tirent divers avantages. Ce Lac forme au milieu de l'Amphithéâtre un vaste Bassin où l'on pé-

che toutes sortes de Poissons , & sur tout  
cette *Truite* si vantée & si délicieuse.

*Tantôt les Aquilons troublant le serin des Cieux,  
D'une Mer en courroux nous présentent l'image.  
Tantôt un calme heureux , succédant à l'Orage,  
Favorise le cours de cent petits Bateaux ,  
Que le plaisir ou que le gain engage ,*

*A parcourir ce fortuné Rivage.  
Au gré d'un doux Zéphir, ils coulent sur les Flots,  
Sans craindre un funeste Naufrage.*

Cette belle Perspective , qui se perd insensiblement du côté de la Suisse & de la Savoie , se termine , de l'autre , par le Spectacle de la Ville de Genève , qui se présente avec dignité , & domine sur le Lac & sur le Rhône , qui semblent ne se joindre que pour mieux l'embrasser & pour l'embélir.

*Viens visiter , D'ARNAUD , cette Ville fameuse,  
Que Rome voit d'un ail jaloux ,  
Qu'un Gouvernement juste & doux  
Rend florissante , & plus heureuse.*

*Que ces puissants Etats dont l'énorme grandeur  
Les dérobe aux regards d'un Maître ,  
Qui de tous ses Sujets veut en vain le bonheur.*

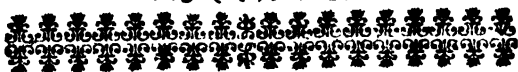
*Quelle que soit la bonté de son Cœur ,  
Il ne sauroit tout voir, tout juger, tout conoitre.  
Un Soleil éloigné, quelque ardent qu'il puisse être,  
Ne peut sur tous les Corps répandre sa chaleur.*

Ici le Citoyen ne sauroit se distraire aux yeux de son Magistrat, qui est son Guide, en même tems qu'il est son Protecteur & son Père; le Peuple & ses Chefs ne composent qu'une seule & même Famille, gouvernée par des Loix équitables, qui n'ont de force qu'autant que le Peuple même, considéré come Souverain, les confirme & les autorise. Le Citoyen promet & s'oblige d'obéir à ses Supérieurs, qu'il crée lui même & qui sont tirés de son Corps. Ces Loix faites pour toute la Communauté, commandent à tous également. Les différens Tribunaux n'ont d'autorité & de pouvoir que par elles, & pour elles. Ainsi l'Ordre est maintenu, la Subordination gardée, la Liberté respectée, la Licence réprimée, l'Ambition confondue, les Arts, les Sciences, & le Commerce seuls protégés. Si les plus sages, les plus habiles Législateurs, un *Licurgue*, un *Solon*, un *Platon* avoient donné le plan d'une République bien ordonnée, d'un Gouvernement doux & équitable, auroient-ils pû proposer quelque chose de meilleur, de plus propre à faire la félicité publique, & le bonheur des Particuliers? Je suis avec la plus parfaite estime &c.

TOLLOT.

ÉGLO-





## E G L O G U E

De Mr. D'ARNAUD, adressée à Mr.  
TOLLÔT\*.

**A** Mi, reçois ces Vers, Enfants de la douleur;  
Aux yeux du sentiment n'auraient-ils point de  
Charmes ?

Ils te peignent mes maux, ils te peignent mon  
Cœur !

L' Amitié, de l' Amour doit essuier les larmes.

Reconois, dans Hilas, ton Ami malheureux ;

Ce Berger expirant est ma fidèle image ;

J'ai le Cœur des Bergers ; je suis tendre come eux ;

Mais je n'ai que leur Cœur, Et non pas leur  
langage.

Ce n'étoit qu'à l'Objet que je pleure en ce jour,  
Aréunir, hélas ! tous les talens de plaire !

Elle avoit, Cher Tollot, avec tout son Amour,  
Tout l'Esprit, les attraits d'une simple Bergère.

Je n'ai point de Moutons à lui sacrifier ;

Mais pour rendre à ses yeux la lumière ravie,

Si de ce prix le Ciel vouloit bien se paier,

Que j'aurois de plaisir à lui doner la Vie !

J'ex-

\* Cette Eglogue est allégorique. L'Auteur, sous le nom d'Hilas, exprime ses regrets sur la mort d'une Personne qu'il aimoit beaucoup.

*J'exigeois que ta main daignât sécher mes pleurs,  
Tollot, ah ! dans mon sein laisse les se repandre,  
Ces larmes à jamais nourriront mes douleurs,  
Et c'est le seul plaisir que j'ose encor attendre.*

H I L A S, C O R I D O N.

C O R I D O N.

*Q*Uoi, tandis qu'à l'envi chaque Berger s'apprête  
A goûter les plaisirs du plus beau jour de fête,  
Lors qu'ici les Amours sèment par tout des fleurs,  
Qu'une joie innocente a rempli tous les Cœurs,  
Toi seul, toi seul, Hilas, en proie à la tristesse,  
Tu ne partages point la commune allégresse ;  
Sors de cette langueur, reprends tes Chalumeaux,  
Chante le doux Printems, la paix de nos Ha-  
meaux ;  
Chante l'Amour enfin.

H I L A S.

*Ah ! Coridon !*

C O R I D O N.

*Ton Ame ,  
N'est-elle plus sensible aux douceurs de sa flamme ?  
N'es-tu plus ce Berger, dont les tendres Chansons,  
Etoient, pour les Amans, de fidèles leçons ?*

H I L A S.

*Tout est changé ; ces bords ne m'ofrent plus de  
charmes.*

*Ce Ruisseau, chaque jour, se grossit de mes larmes,*

*Son cristal , si brillant , ne luit plus à mes yeux :  
 Philomèle a perdu ses sons mélodieux.  
 Pour moi le plus beau jour est couvert de ténèbres,  
 Les plus rians Objets , sont des Objets funèbres ,  
 Le plus charmant Bocage un Réduit plein d'hor-  
 reur ,  
 La Rose est sans éclat , le Zéphir sans fraîcheur ;  
 Je hais jusqu'aux Pipeaux que m'a doné Damette;  
 Je vais en d'autres mains remettre ma Houlette;  
 J'ai tout perdu !*

C O R I D O N .

*Le Charme est-il sur tes Troupeaux ?  
 T'auroit-il enlevé ces trois jeunes Agneaux ,  
 Déjà de ton Bercaïl la flateuse espérance ?*

. . . . .

H I L A S .

*Ah ! j'éprouve des maux mille fois plus horribles,  
 Des revers fait exprès pour les Ames sensibles ;  
 Eh, que me parles-tu , de Troupeaux, de Vergers!  
 Tous ces objets hélas ! m'étoient trop étrangers.  
 Je n'en aimois qu'un seul ; la Fortune ennemie ,  
 M'ôte plus que mes biens , m'ôte plus que la vie.*

C O R I D O N .

*Eucharis. Eh bien ?*

H I L A S .

*Elle n'est plus !*

## C O R I D O N.

*Eucharis !*

H I L A S.

*Pour jamais nos liens sont rompus !  
 Pour jamais . . ah , Berger , quelle perte cruelle !  
 Laisse moi , laisse , Hilas , expirer avec elle ;  
 Il ne me reste plus d'autre espoir que la mort.*

C O R I D O N.

*Je n'ose demander quel coup fatal du sort ,  
 Vient au sein des Amours frapper cette Bergère ;  
 Je craindrois d'irriter une douleur amère.*

H I L A S.

*C'est l'adoucir , Berger que de l'entretenir ,  
 Que de remplir mes sens d'un si cher souvenir...  
 Ainsi que le bonheur , le malheur à ses charmes.  
 On goute du plaisir à répandre des larmes ;  
 Et je veux m'abreuver , me nourrir de mes pleurs ,  
 Et te les racontant exhaler mes douleurs.*

C O R I D O N.

*Tu laisses tes Moutons errer à l'aventure !*

H I L A S.

*Laissons là mes Moutons & toute la Nature ;  
 Mon Cœur , mon triste Cœur , n'est plein que  
 d'Eucharis ;*

*Je ne dis que son Nom aux Echos atendris.  
 Apprens donc les Malheurs dont le Destin m'acable,  
 Des Bergers, en un mot, voit le plus misérable.  
 J'eus dès l'Enfance un Cœur facile à s'enflamer ;  
 Dès l'Enfance il conut le doux besoin d'aimer ,  
 Seize Printems à peine avoient marqué mon âge,  
 Que le premier des Dieux , l'Amour eut mon  
 hommage.*

*Long-tems je promenai mes volages desirs ,  
 Sans pouvoir arriver au comble des plaisirs ;  
 Sans conoitre ce goût , ce penchant véritable,  
 Qui captive les Sens & rend l'Amour durable :  
 Je le connus enfin , en voiant Eucharis ,  
 De transports inconnus , soudain je fus épris ;  
 Je sentis que j'allois l'adorer pour ma Vie.*

C O R I D O N .

*Tu pleures !*

H I L L A S .

*Dieux cruels ! elle m'est donc ravie !  
 Je lui peignis sans art , mais avec cette ardeur,  
 Cette flamme atachée au langage du Cœur ;  
 Je lui peignis mon trouble & toute ma tendresse ;  
 Je dis que je l'aimois , & le redis sans cesse.  
 Ma Bergère rougit , soupira tour à tour ;  
 Elle en étoit plus belle , & j'en eus plus d'amour.  
 Elle daigna m'entendre , accepter mes ofrandes.  
 Son sein n'étoit orné que des seules Guirlandes ,  
 Qu' à*

Qu'à ses pieds, tous les jours, je venois présenter.  
 Le Son de mon Haubois pouvoit seul la flater,  
 L'Oiseau que j'instruisois étoit sûr de lui plaire,  
 Tout autre Oiseau n'avoit qu'un ramage  
 ordinaire.

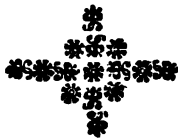
Tout Berger que suis, j'étois plus fortuné,  
 Que le plus grand des Rois, d'eclat environé, .....

.....  
 Elle est morte, Berger, cette Amante si tendre,  
 En nommant son Amant qui ne pouvoit l'entendre.  
 O ma chère Eucharis! O ma Divinité!

Je descens chez les Morts encenser ta beauté;  
 Te porter tous mes Vœux, come à mon Dieu  
 suprême;

Je veux que les Enfers aprennent come on aime.  
 Reçois, cher Corridon, mes éternels Adieux.

Je ne puis soutenir la lumière des Cieux:  
 Je sens que je succombe à ma douleur mortelle.  
 Plains, Hilas, des Amans le plus parfait modèle,  
 Si tu veux le flater encor dans le Tombeau,  
 Rendre a son Cœur éteint un sentiment nouveau,  
 Nomme lui sa Bergere; à ce nom qu'il adore,  
 Berger, tu le verras, se ranimer encore.





# L E T T R E

*Sur la Réparation de la CATHEDRALE  
de GENEVE.*

M O N S I E U R.

**E**N bon Voisin & Allié de nôtre Etat, & même en bon Protestant, vous vous intéressez au sort de nôtre grande Eglise. Vous avés appris qu'elle menace ruine, dans quelque une de ses parties, & que depuis quelques années, on a été obligé de faire ailleurs le Service Divin. Vous m'avés demandé, dans vôtre dernière Lettre, si nous prenons le parti de rebâtir une nouvelle Eglise, ou seulement de réparer l'ancienne.

Après avoir mûrement fait examiner le mal, par des Experts, ils ont trouvé qu'il n'y avoit que le bas de la Nef, qui fût ruiné, & que tout le reste de l'Edifice est encore fort solide. On s'est donc déterminé à retrancher le mauvais, & à racourcir un peu nôtre Temple.

Vous pourrés croire d'abord, que ce retranchement fera un mauvais éfet, & que la simétrie en souffrira, & je dois comencer  
par

par lever ce Scrupule. J'avoie, que quand on se trouve réduit à avoir recours à la Chirurgie, pour retrancher quelque Membre du Corps humain, il ne peut que paroître difformes. Il n'a plus les belles proportions que la Nature lui avoit données. Mais ici ce n'est plus la même chose. Vous savés que dans les Siècles barbares, on vouloit, par une sorte de superstition, que les Eglises eussent la forme de Croix, ce qui leur donoit une longueur excessive. C'est précisément cette superfluité, cet alongement choquant, que nous allons ôter, & il n'en résultera qu'une figure plus régulière. Je trouve sous ma main un Mémoire dressé par un habile Home, pour justifier & apuier cet expédient, je ne saurois rien faire de mieux que de le transcrire.

„ Il est certain qu'un Vaisseau, presque  
 „ neuf fois plus long que large, présente à  
 „ l'œil une disproportion choquante. Les  
 „ Grecs & les Romains, ces grands Mai-  
 „ tres de l'Art, ne se sont guères éloignés  
 „ de la proportion double; ils n'ont point  
 „ été jusqu'à la triple. Depuis le rétablisse-  
 „ ment de l'Architecture, les Modernes  
 „ n'ont pas passé la proportion quadruple.  
 „ C'est dans les Siècles Barbares qu'on s'est  
 „ porté dans l'excès où l'on voit plusieurs  
 „ Eglis-



„ Eglises Gotiques. Il a falu même que la  
 „ superstition vint à l'appui de la barbarie ,  
 „ pour étoufer l'instinct de la Nature , qui  
 „ nous fait aimer les proportions simples &  
 „ belles. Le respect pour la Croix , dégéné-  
 „ rant en abus , on a voulu des Croix par  
 „ tout , jusques dans la forme des Cathé-  
 „ drales , quelque peu de raport qu'il y ait  
 „ entre ces deux choses.

„ La forme de Croix peut convenir à  
 „ une Eglise Catholique ; elle ne va point  
 „ à un Temple Protestant. Dans celle là ,  
 „ la distinction du Chœur & de la Nef ,  
 „ séparés par un Jubé , partage la longueur  
 „ en deux parties , & d'une Eglise en fait  
 „ deux , pour ainsi dire , qui ont chacune  
 „ leur proportion & leur régularité. Mais  
 „ elle disparoît entièrement , lors que par la  
 „ suppression du Jubé , ces deux parties re-  
 „ viennent à faire un seul tout , d'une lon-  
 „ gueur démesurée.

„ Dans une Eglise Catholique , le prin-  
 „ cipal but est d'arranger le Maître Autel ,  
 „ un Chœur & plusieurs Chapelles , & pour  
 „ ces usages la forme de Croix a ses avanta-  
 „ ges. La multitude des Ornaments détour-  
 „ ne les regards de dessus la forme généra-  
 „ le , qui se montre à nu dans la simplicité  
 „ de notre Culte. Un Temple Protestant est

„ un Auditoire, dont la construction doit  
 „ tendre a recevoir autant d'Auditeurs qu'en  
 „ peut comporrer son étendue, à faire qu'ils  
 „ soient bien assis & placés, fraîchement  
 „ en Eté, chaudement en Hiver, autant  
 „ qu'il se pourra; qu'ils puissent entrer & for-  
 „ tir comodément, sur tout que rien n'em-  
 „ pêche, mais que tout favorise la vo.x du  
 „ Prédicateur. On peut démontrer, que  
 „ pour remplir ces vües il n'est point de fi-  
 „ gure plus propre que celle du Cercle ou  
 „ du demi Cercle. Celle de la Croix est  
 „ des plus vicieuses. Le Prédicateur tourne  
 „ nécessairement le dos à une bone partie  
 „ de l'Assemblée, les Piliers interceptent sa  
 „ vüe & sa voix à une autre partie, & la  
 „ longueur de la Croix ne permettroit pas  
 „ qu'il fut entendu par ceux qui seroient  
 „ le plus éloignés. Aussi reste-t-il nécessai-  
 „ rement un grand espace vuide. D'où il  
 „ résulte deux inconveniens, l'un de dissiper  
 „ la Voix du Prédicateur, l'autre d'ame-  
 „ ner du froid dans l'Auditoire; inconveni-  
 „ ent qui diminuera, en retranchant  
 „ une ou deux cinquièmes de la longueur de  
 „ la Voute . . . Ce seroit un atachement  
 „ fervile à l'Antiquité, de relever au XVIII.  
 „ Siécle, précisément sur le même Plan,  
 „ un Edifice du XI. Siécle, c'est à dire du  
 „ Siécle le plus ignorant dans les beaux Arts.

Voilà nos raisons pour retrancher une partie de la Nef. Cette longueur excessive, & destinée seulement à représenter la Croix, est entièrement inutile chez les Protestans. J'espère cependant, *Monsieur*, que vous prendrés bien ma pensée. Nous ne voudrions pas conseiller à ceux qui ont des Eglises Gothiques, qui sont encore en bon état, de nous imiter & de faire ce retranchement. C'est la nécessité seule que doit faire prendre ce parti.

Vous comprenés bien, *Monsieur*, sans que je vous le dise, qu'en prenant le parti du retranchement, il nous faudra nécessairement construire une Face neuve. Mais au lieu de rétablir une Façade gotique & lugubre, come elle étoit auparavant, on se propose d'élever une Façade de goût, mais simple & modeste, come il convient à nôtre Religion.

Cette nouvelle Façade n'avancant pas autant sur la Place que la précédente, pourroit faire un mauvais éfet. Au lieu d'être alignée avec les Maisons voisines, come auparavant, elle se trouvera dans un enfoncement, qui pourra paroître irrégulier à quelques personnes, quoi que d'autres n'en font point blessés. Le remède sera de substituer, à la partie retranchée, un Portique soutenu & entouré de Colonnes, à peu près dans le goût de celui de la Rotonde à Rome. Une

Décoration dans ce goût là ne pourra qu'à flater agréablement la vue.

Je prévois, *Monsieur*, que vous m'allés objecter, que ce mélange d'Antique & de Moderne ne sera pas approuvé des Connoisseurs. Mais quand vous l'aurez bien examiné, vous trouverez qu'on ne doit pas se faire un scrupule de joindre quelques Ornaments de bon goût, à une Eglise batic dans le goût gotique. Je conviens que tout ce que l'on peut embrasser d'un coup d'œil, doit être d'une structure uniforme. Mais come on ne peut voir en même tems le dehors & le dedans d'une Façade, il doit être permis, en conformant son intérieur à l'intérieur du Temple, d'orner son extérieur dans un autre genre. On pouroit citer quantité d'exemples de cette prétendue bigarure, dans les Ouvrages les plus approuvés. Je finis cet Article, en vous aprenant que l'on met actuellement la main à l'œuvre, & que grand nombre d'Ouvriers vont travailler sans discontinuation.

Vous revenés ensuite, *Monsieur*, à une Question que vous m'aviés déjà faite, il y a environ deux années. Je vous avois dit précédemment, que dans la Façade de notre Eglise on voit au dessus du Portail sept ou huit figures d'une sculpture assez grossière.

On

On y remarque les quatre Animaux symboliques, qui représentent les quatre Evangélistes. On y voit sur tout trois Statues, qui représentent trois Personages dans leur grandeur naturelle. Celle du milieu est le Sauveur, qui y est caractérisé d'une manière à ne s'y pas méprendre. A sa droite est St. Pierre, qui a droit de paroître dans une Eglise qui porte son nom, & qui tient ses Clés à la main, pour nous empêcher de le méconnoître. A la gauche de J. C. est une Dame, qu'on juge à ses Habits devoir être d'une haute qualité. Je vous avois marqué, dans le *Journal Helvétique*, nos conjectures sur cette troisième figure\*.

Les sentimens étoient partagés entre *Gisèle* & *Adelaïde*. La 1<sup>re</sup>. étoit Femme de *Conrad le Salique*, que l'on croit qui fit achever nôtre Eglise de St. Pierre. Elle étoit Nièce de *Rodolphe III.* dernier Roi de *Bourgogne*. Cette Princesse avoit beaucoup de mérite. L'Empereur son Epoux fût couronné à *Genève*, come Roi de *Bourgogne* le 1<sup>er</sup>. Août 1034.

L'autre Princesse, qui partage les suffrages, est la fameuse *Adelaïde*, Femme de l'Empereur *Otton I.* Je vous ai marqué précédemment les principales particularités de sa vie,

A a. 3.

que

que vous avés trouvée fort intéressante. Les Historiens nous la représentent come une Héroïne, qui par sa force d'esprit & son Courage étoit fort au dessus de son Sexe. On lui a ap'liqué le Portrait que *Salomon* fait de la *Femme Forte*, dans le Livre des *Proverbes*, sur tout à l'égard de la Charité. A peine eût elle expiré qu'elle fut regardée come une Sainte. Quoi qu'elle n'ait pas été canonisée dans les formes ordinaires, on trouve sa Fête marquée au Mois de Décembre, dans quelques Martirologes modernes.

Vous savés qu'elle étoit Sœur du dernier Roi de *Bourgogne*. Voila bien des titres pour lui faire ériger une Statue. Les qualités héroïques de cette Impératrice, qui a si fort illustré la Maison de *Bourgogne*, a dû faire penser, à quelqu'un de ces Souverains, à lui dresser un Monument honorable. Il faut ajouter, que l'Éveque de *Genève*, *Hugues II.* Neveu d'*Adelaide*, sous l'Épiscopat duquel nôtre Cathédrale doit avoir été bâtie, aura donné l'idée de placer l'Impératrice sa Tante, parmi les Statues qui devoient décorer le Portail de *St. Pierre*, & que ce dessein aura été exécuté dans la suite. Voila à peu près ce que je vous répondis, quand vous me demandates qui étoit l'Original de cette Statue.

En Octobre 1751. nous eûmes une occasion

ſion favorable pour conſulter un Expert ſur ce genre d'Antiquité. L'Abé *Le Beuf*, Chanoine d'*Auxerre*, paſſa dans nôtre Ville. Il eſt Membre de l'Académie des Inſcriptions de *Paris*, & eſt fort connu dans la République des Lettres. On a de lui un Recueil de Diſſertations ſur l'Histoire de *France*, où il s'applique ſur tout à débrouiller l'ancienne Géographie des *Gaules*.

Nous ne manquames pas de le mener à nôtre Cathédrale. Nous lui demandames d'abord ce qu'il penſoit de la date de cette Eglise. Il nous dit, qu'à en juger par le goût d'Architecture qu'on y remarque, elle devoit être du XI. Siècle. Il entra dans quelque détail. Il nous fit remarquer, par exemple, les Chapiteaux des Colones & des Piliers qui repréſentent des Histoires, ou au moins quelques Perſonages anciens. On y voit entr'autres *Melchifelec* préſentant du pain à *Abraham*, & ſon nom écrit au deſſous. Il nous fit faire encore attention à deux grandes Fenêtres en forme de Roſes, dont l'une eſt à nôtre Tour du Midi, & l'autre dans celle du Nord, & il nous aprit que cette ſorte de Vitrage avoit comencé à être en uſage précifément dans le XI. Siècle. Il inſiſta auſſi ſur la groſſièreté de l'Architecture & de la Sculpture, qui caractérifè ce Siècle.

Le plus grand nombre des Eglises de l'Europe font de cette date, & en voici la raison : Dans le X. Siècle on étoit généralement imbu de l'opinion que la fin du Monde alloit arriver. Cette fraieur jetta dans un découragement, qui fit négliger la réparation des anciens Edifices. Lors qu'on fut remis de cette terreur, on comença à abatre les vieilles Eglises, pour en bâtir de nouvelles.

Vous voies, *Monsieur*, que les preuves de l'Abé *Le Beuf* sont à peu près les mêmes que celles que nous avons trouvé précédemment, pour découvrir l'ancienneté de nôtre Cathédrale. Mais voici un nouvel expédient, que nous avons employé pour avoir quelque chose de bien précis là dessus. *Lazius*, Historiographe & Bibliothécaire de l'Empereur *Maximilien I.* a dit dans quelque'un de ses Ouvrages, qu'un des derniers Rois de *Bourgogne* étoit le Fondateur de l'Eglise de *Genève*, & que la Patente de cette fondation se trouve dans la Bibliothèque de *Vienne*. Nous venons d'écrire à Mr. *Van Swilten*, aujourd'hui Bibliothécaire de l'Empereur, pour le prier de tâcher de déterrer cette Pièce, & de nous en comuniquer une Copie.

Après avoir considéré l'intérieur de nôtre Cathédrale avec l'Abé *Le Beuf*, nous le conduisimes vers les Figures qui sont au dessus  
du



du Portail, afin d'avoir son sentiment sur cette Princesse inconnue. Nous lui exposâmes nos Conjectures, & le partage des opinions entre *Gisèle* & *Adélaïde*; l'une comé Fondatrice ou au moins Bienfaitrice; l'autre comé une célèbre Impératrice qui avoit illustré la Maison de *Bourgoigne* par ses qualités héroïques, & sur tout par la grande idée qu'elle avoit laissée de sa sainteté.

Il nous dit, que quand même il seroit bien prouvé, que *Gisèle* avoit eu beaucoup de part à la construction de cet Édifice, il ne croioit point que ce fût elle qu'on avoit voulu représenter; qu'après avoir examiné plusieurs Statues de ce genre, dans les anciennes Eglises de France, il étoit demeuré convaincu, qu'il étoit très rare qu'aucune Fondatrice se plaçât ainsi à côté de J. C. & des Apôtres, que la modestie ne le permettoit pas, & qu'à moins que leur nom n'y soit gravé au bas, comé on en a quelques exemples, il faut y chercher quelque Femme illustre par quelque autre endroit.

Cette Remarque nous sembloit favoriser beaucoup le sentiment de ceux qui croient y reconoitre la fameuse *Adélaïde*, célèbre sur tout par sa sainteté. Mais nous nous trouvâmes fort déçus par un nouveau système de ce Savant sur les Princeses qui figurent

sur le Portail des anciennement Eglises de diverses Provinces de France.

Il nous a prité, qu'il avoit lû tout récemment une Dissertation sur ce sujet, dans l'Académie des Inscriptions de Paris, dont voici la substance.

Dans les Siècles XI. & XII. c'étoit assez la coutume de placer sur le Portail des Eglises, avec J. C. & ses principaux Apôtres, quelque Femme illustre de l'Ancien Testament, come *Judith* & *Ester*: Mais l'Héroïne que l'on y représentoit le plus souvent, c'est la *Reine de Seba*. On mettoit à ces Figures quelque marque qui pût aider à reconnoître la Personne qu'elles représentoient. Celle qui désignoit la Reine de Seba est des plus singulières & même des plus bizarres. Il a plû aux Sculpteurs de doner à un de ses piez la forme de Patte d'Oie; ce qui lui a fait doner le nom de Reine *Pédaque* \*. Cette monstrueuse imagination tire son Origine du *Languedoc*, & en voici tout le fondement. Un *Rabin*, assurément de ce Pais-là, avoit débité cette belle Tradition, que quand la Reine de Seba vint trouver *Salomon*, ce Prince dit, *Voilà une belle Princesse, c'est dommage que le bas ne réponde pas au haut, car j'aperçois qu'elle a des piez d'Oie.*

Jus-

\* Les deux mots Latins, PES AVCÆ, ont fait Pédaque.

Jusqu'à cette Dissertation de l'Abé *Le Beuf*, on avoit crû généralement en France que la Reine *Pédagogue*, étoit *Clotilde*, Femme de *Clovis* Roi de France ; mais ce Savant a prouvé que ce sentiment est insoutenable \*.

Il auroit bien voulu que nôtre Princesse fût encore la Reine de *Sibie*, pour appuier son nouveau Système : Mais elle lui montra ses deux piez fort bien formés, & nullement en Patte d'Oie. Ainsi ce Curieux Antiquaire n'a pas pu dénicher *Adelaide*, quelque envie qu'il en eût, & elle s'est maintenue dans son poste. Je suis &c.

\* On peut voir un Extrait de la Dissertation de l'Abé *Le Beuf* dans le *Mercur* de France, Decembre 1751. II. Partie.





# R E P O N S E

*A la Lettre de Madame M. sur l'existence de*  
D I E U.

**Q**UOI, MADAME, vous pensés échaper à la pénétration de votre Epoux ! Vous pensés qu'il ignore le prix du Trésor qu'il possède ! Quelle est votre erreur ! La force de votre Génie m'est aussi connue que votre beauté, & ma tendresse vous reconoit, sous quelque déguisement que vous vous cachés. Qu'ai-je aperçà dans votre Lettre ? Vous y parlés de moi, mais c'est avec l'indifférence la plus glacée. Je comence à le voir, l'opposition de sentimens aliéne les Cœurs. Ne serois-je plus à temps de prévenir la perte du vôtre ? Je me jette à vos picz ; je vai vous faire l'avcu de mon état criminel. Que ne puis-je en faire autant devant cet Etre, que nous craignons tous deux, que vous respectés & qui me fait trembler ! Hélas ! j'en suis trop éloigné. Conoissés enfin votre Epoux, & puisse-t'il devenir pour vous un Objet intéressant !

Devés

Devés vous chercher à convaincre mon Esprit? Il ne l'est déjà que trop, pour mon repos; c'est mon Cœur qu'il faudroit entraîner. Les Passion! Les Passions!... Ah! *Madame*, laissez moi mon étourdissement.

Quoi que vous cherchiés, dans votre Lettre, les termes les plus simples & les figures les plus comunes, vos idées ne le font pas: Pensés vous qu'un Esprit, capable de vous suivre dans les spéculations les plus abstraites, contemple stupidement les beautés de l'Univers, qu'il demeure insensible au milieu de l'Ordre admirable qui y règne, & qu'il ne découvre pas une Intelligence dans toutes les parties de la Nature. Croiés moi, *Madame*, les preuves recherchées de la Divinité ont leur usage; elles servent à rendre plus inébranlables encore les fondemens de la Religion; mais celles qui sautent aux yeux ont bien plus de force. Comment est-il donc des Incrédules, dirés-vous? Je n'ai qu'un mot à répondre: Nous ne le sommes pas; mais si nous voulions avouer, que nous sommes convaincus des mêmes Vérités que vous, vous nous meneriés bien loin; vous nous prendriés par nos principes; nous aurions à combattre sans cesse les raisons les plus puissantes; & n'avons nous pas assez de nos remors?

Je le répète, les Passions seules font les Incrédules. Je ne parle pas de ces Hommes grossiers, qui enfoncés dans les plus vains amusemens, tout occupés du soin de parer & de flater leur Corps, savent à peine qu'ils ont une Ame; l'idée de la Divinité, come toutes celles qui ont de la grandeur & de la solidité, peut ne s'être jamais présentée à eux; mais ils ne méritent pas qu'on en fasse une Claiè: Je parle des Esprits éclairés, capables de réfléchir sur ce qui se présente; les Passions s'emparent de leur Cœur, bientôt elles cherchent à éloigner toutes les idées qui s'oposent à elles; elles se persuadent même, dans certains momens, de les avoir bannies. Mais, hélas! que de facheux retours n'avons nous pas à essuier! Les Incrédules à Siffème ne font pas même une exception ici; l'entêtement pour des idées favorites est une Passion aussi violente que les autres. Ainsi banités les Vices, & vous aurés bientôt détruit l'Incrédulité.

Ne soies pas surprise, *Madame*, du mépris que je fais paroître pour vôtre Génie; ce mépris n'est qu'affecté. Quand j'aurois reconu vos forces, vous voudriés les mesurer avec moi, & c'est ce que je crains. N'espérés rien par la voie de la conviction; cette voie est usée pour moi: Donés moi du goût pour  
le

le bien , & vous aurés tout fait. Mon état n'est pas cependant tout à fait desespéré. Quand j'entens des Gens pénétrés des beautés de la Religion , qui m'en vantent l'excellence , dans les momens où je paroís le moins attentif , des traits lumineux viennent quelques fois me fraper ; quelques fois j'envie le bonheur que vous trouvés dans la Vertu ; j'ose espérer qu'un jour je pourrai le goûter. C'est à vótre exemple à faire cet ouvrage ; il peut seul former chés moi l'habitude du bien.

Ne me parlés jamais de cette Lettre ; je la défavouerois. Je suis dans un de ces instans de lumière , que peut-être les Passions ofusqueront bien-tôt. Adieu , *Madame*.

Je suis &c.





## R. E P O N S E

*De l'Auteur des Réflexions sur la lecture des Romans, insérée dans le Journal Helvétique de Décembre 1751. à la Critique d'une Anonime donnée en Février 1752.*

**E**N vérité, *Monsieur*, j'ai bien à me plaindre de vous. Dans un moment d'ennui ou de chagrin je m'étois tristement avisé de faire le Raisonneur, & sans en prévoir assés les mauvaises suites, j'avois défendu la lecture des Romans aux jeunes Demoiselles. Je disois, que ces sortes de Livres, où on ne parle que d'Amour, & où on le présente de la manière du monde la plus séduisante, pouvoient causer des mouvemens trop tendres dans leur Cœur: Mais, *Monsieur*, que je me suis bien vite repéanti d'avoir osé débiter de semblables choses! Aussi-tôt que la fureur philosophique, qui m'avoit saisi, s'est dissipée, je n'ai pas compris coment j'avois pú m'exposer à l'afreux danger de me perdre tout à fait auprès des Dames, en déclamant contre un de leurs goûts les plus chéris. J'ai encore  
moins



moins compris coment, si sensible à leur cruauté je venois de faire la sotise de décrier une chose qui est infiniment propre à les adoucir.

Dans le tems que je déplorais ma faute, & que je me livrois à mes remors, j'ai vû votre Réponse. Assurément je n'ai point été surpris qu'il se trouvât un Cavalier, qui plus galant & meilleur politique que moi, foutint que j'avois eu tort de parler mal des Romans. Il étoit bien naturel de tenter une pareille entreprise, & on pouvoit s'en promettre, sinon des Lauriers, au moins une Couronne de Mirthes. Ce n'est donc point, *Monsieur*, à cause de cela que je me plains de vous; mais vous me faites paroître encore plus coupable que je ne le suis, & c'est ce que j'ai sur le cœur. J'avois déclaré, en termes exprès, qu'en parlant de Romans; je n'entendois parler que des Livres remplis de Fictions amoureuses; on le voioit encore clairement par les étets que je disois qui naissent de leur lecture; & cependant par votre Réponse, on diroit que j'ai eu en vûe tous les Romans sans exception; car vous me blamés de n'avoir pas pardonné aux Livres où on enseigne un excellente Morale, & où on fait parler & agir des Personages imaginaires d'une manière conforme au but

de rendre la Vertu aimable, & le Vice odieux. Vous me nommés *Telemaque*, *Gilblas de Santillane*, *la Princesse de Clèves*, *Paméla*, *le Marquis de . . .* &c. &c.

En vérité, *Monsieur*, je n'ai point songé à défendre aux Jeunes Demoiselles ces sortes de Livres, dont je fais beaucoup de cas. Si dans quelques endroits ils présentent l'Amour, c'est ordinairement pour faire sentir le danger d'y livrer son Cœur ou si quelques uns le font d'une manière réellement dangereuse pour les jeunes Persones, les grandes ouvertures qu'ils fournissent pour la Connoissance du Cœur humain, les nobles sentimens qu'ils étalent, & la manière élégante dont la plûpart sont écrits, donent des avantages supérieurs à cet inconvénient. Mais auroit-on raison de parler ainsi, par exemple de tous les Romans héroïques, que tant de jeunes persones recherchent encore aujourd'hui avec un si grand empressement; de ce fade amas de Fictions amoureuses contenues dans les *Mille & une Nuit*, *Mille & une Faveurs*, *Cent Nouvelles Nouvelles*, dans les *Amusemens des Dames* &c. &c., *d'Angola*, *Grigri*, *le Jopha* &c., & mille autres, qui ne sont propres qu'à allumer l'Amour?

Vous dites sur la fin de vôtre Lettre, que ce n'est pas un mal, parce que ces tendres

sentimens font tout à fait conformes à la Nature. Mais, y en a t'il moins d'inconvénient à les réveiller très vivement dans des Cœurs pleins de feu, & trop peu conduits par un Esprit juste & formé? Je crains en retouchant cette corde délicate: Ainsi je me contente de vous renvoyer aux Réflexions où j'ai établi cette idée, en entrant dans le détail des maux qui en résultent, & en quoi il ne paroît pas que vous m'aies contredit.

Mais, *Monsieur*, outre que vous ne vous êtes pas allés tenu à l'explication que j'avois donnée du sens dans lequel je prenois le mot de *Roman*, j'ai encore un autre reproche à vous faire. J'avois dit, que *cependant les Romans amoureux, parce qu'ils aprouvent, pour l'ordinaire, les sentimens d'honneur & en donent des exemples, pouvoient être l'is avec utilité par des Persones qui auroient l'Esprit juste & le Cœur peu sensible.* D'ailleurs le titre même de ma Pièce indiquoit allés que je ne m'adressois pas à tout le Monde. Cependant je n'ai pas remarqué que vous m'en tinissiez le moindre compte. Vous me parlés, au contraire, come si j'interdisois à tout le Monde généralement, la lecture de toutes sortes de Fictions amusantes; & vous cités contre moi, entr'autres choses, l'autorité

du Mathématicien *Saurin*, qui en faisoit son délassément le plus agréable.

Vous conviendrés, *Monsieur*, que dans le tems que je me repentois fort d'en avoir autant dit, il m'a dû être bien sensible de vous voir encore étendre mes idées beaucoup au delà de mes intentions; ainsi j'espère que vous ne trouverés pas mauvais que je vous en aie fait mes plaintes. Cependant vous vous êtes fait un grand mérite auprès des Jeunes Demoiselles. Je vous en félicite, & souhaite de tout mon Cœur qu'elles vous en acordent les plus douces récompenses.





# DUPLIQUE

A M. L. C. C. de NEUCHATEL.

**J**E prens, Cher Ami, mon Bonnet,  
Pour qu'il soit moins près de ma tête.

Votre Amitié me met en fete,

J'ai l'Ame gaie & le Cœur net.

Tous deux, de nôtre Cabinet,

Nous combatons come à l'antique:

Après deux ou trois coups de Pique

L'Estime produit son effet.

Sans garder ombre de Rancune,

Nous goutons le plaisir complet

De rendre grace à la Fortune,

De l'heureux tour qu'elle nous fait.

Maïs pour un Barbon, quel Compère!

Paier à vie & lestement!

Marquer le plus fin jugement,

Dans une Critique légère!

N'allez pas, naïve Bergère,

Vous confier trop simplement,

A la foi d'un Sexagénaire,

Aussi rempli de sentiment,

Et dont l'Esprit est fait pour plaire.

Si vous en avez du tourment,

Je vous le dis, c'est vôtre affaire,

*Ma foi, la Palpitation,*  
*Est bien moins une Maladie,*  
*Que l'effort d'une Muse hardie,*  
*Qui voudroit fuir l'inaction.*  
*Si le feu vif qui court dans vos Veines,*  
*Attaque vos nerfs & vos sens ;*  
*Pour charmer l'excès de vos peines,*  
*Benissez ses aimables Chaines,*  
*Et ivrez vous à ses accens.*

*Moi, qui touché de l'harmonie,*  
*Compte onze lustres & deux ans,*  
*Sans secours que mon seul Génie,*  
*Depourvu de bien des talens,*  
*J'ai beau renforcer mon échine,*  
*Malgré le goût qui me domine,*  
*Je ne puis marcher qu'à pas lents.*  
*Pierreux dans mon lustre dixième,*  
*Et Gouteux depuis l'an passé,*  
*Si mon Corps souffre un mal extrême,*  
*L'Esprit n'en est point émoussé ;*  
*Il s'entretient avec lui même.*

*Il vole sur tout l'Univers,*  
*Voit les détours & les travers,*  
*De l'Illusion qu'on encense,*  
*Qui, par ses manèges divers,*  
*Papillotez de complaisance,*  
*Etale, avec magnificence,*  
*Ses beaux titres par Numero,*  
*Qui réduits à leur quintessence,*

Pesés, juste, dans ma balance,  
N'ofrent qu'un superbe Zéro.

O, que de préjugez frivoles,  
On lui voit répandre ici bas!  
Ecrits, Actions & Paroles,  
Tout ce qui vit entre les Poles  
Se marque aux traits de son Compas.  
Très souvent j'en fais mon Idole,  
Lors que riante, en ses ébats,  
Sans malice elle est un peu fole.

Car, après tout, j'estime moins,  
Les tours corrects d'un Apophtegme,  
Dont la Raison prend trop de soins,  
Et qu'on me débite avec flegme,  
Qu'un heureux trait de Liberté,  
Qui se trémouffe & qui sautille:  
Eût-il trop de sincérité,  
Je le pardone quand il brille,  
En finesse, ou Nairveté.

Telle est une jeune Beauté,  
Dont l'animé regard pétille,  
Mû par la Curiosité.  
C'est de cet air vif, enchanté  
Qu'un Dieu, qui sans cesse frétille,  
Fait toute sa félicité.

Quoi que Barbons, dans sa Famille,  
Puisons l'aimable Gaieté,  
En nous conservant le Cœur libre:  
Mais tenons nous en équilibre,  
Sur les bords de la Volupté,

D'où vient que vôtre Ame craintive,  
 De vôtre Nom fait un secret ?  
 Il faudroit être un indiscret,  
 Pour fronder cette humeur naïve,  
 Qui fait une peinture vive,  
 D'un fin badinage qui plait !  
 Que craignez vous qu'il en arrive ?  
 Cher Ami, que je sois au fait,  
 Par le Canal d'une Missive,  
 Qui rendra nôtre joie active,  
 Et fera nôtre accord parfait.

A revoir donc, Très cher Confrère,  
 C'en est assez pour aujourd'hui.  
 Ce n'est pas tout que de bien faire ;  
 Il faut encor sauver l'Ennui.  
 Car la Raison, qu'il désespère,  
 Se trouve fort mal avec lui.

Laissons à la trainante Prose,  
 Traiter quelque point rebatu,  
 De tours, de mots, tripler la doze,  
 Ne fut-ce que sur un Fetu.  
 Mais quant à Nous, c'est autre chose,  
 La Réserve est une Vertu.

Genève 26. Avril  
 1752.

MARCEY DE  
 MEZIERES.





REPLIQUE à Mr. P\*\*\*,  
Lieutenant Colonel &c.

*AH! Cher Ami, la douce flaterie  
A, de ta Plume, eu la direction;  
Je l'ai prédit, dans ta prévention  
En ma faveur, ta franchise s'oublie:  
De ton Encens le parfum préparé,  
M'auroit bientôt par surprise enivré:  
Si, réveillant ma Raison assoupie,  
Elle n'eût fait un effort tout nouveau,  
Pour dissiper la Vapeur ennemie,  
C'en étoit fait de mon foible Cerveau:  
Encore est elle, à ce Prélat semblable,  
Qui dit un Jour à Louangeur aimable,  
Sans se méprendre à son ton radouci,  
Tu m'à duli, m'à pùr tu mi piaci:  
Toùjours du Cœur l'Esprit sera la dupe.*

*Tu dis fort bien, quand ma Muse s'occupe  
A rimailler en pleine Liberté,  
Mon noir Démon est à moitié dompté:  
C'est tout le bien que j'atens de ma Veine:  
Come un Moineau je bois à l'Hypocrène;  
Il est trop tard pour en boire à longs traits:  
Pour les Vieillards ce Breuvage est trop frais:  
Mais toi, Mon cher, puises y sans rien craindre;  
Ton feu s'alume & le mien va s'éteindre;*

Sur le Parnasse à côté de Gresset ,  
 Déjà Phébus te prépare un Placet ,  
 Avec le tems , Compagnon de Voltaire ,  
 On te verra près d'Horace & d'Homère :  
 Si tu m'en crois fais ta Cour au Latin  
 Et laisse au Grec l'Epique trop hautain.  
 Bien moins encore , iras-tu sur la Scène ,  
 En vers bouffis faire hurler Melpomène\* .  
 Pour un Auteur qu'on y voit réussir ,  
 Il en est vingt , qui d'ennui font languir .  
 Si l'on pouvoit imiter La Fontaine ,  
 ( C'est mon Héros , je l'avouërai sans peine )  
 De ce Phénix qui n'eût jamais d'égal ,  
 Je te dirois , tache d'être Rival .

Pour moi , porté sur de trop foibles ailes ,  
 Je n'irai point tenter un vol si haut ;  
 J'admire fort ces merveilleux Modèles ;  
 Mais je sais trop ce que ma Muse vaut ,  
 Pour aspirer à partager leur gloire ;  
 Et trop content du léger Flageolet  
 Que je reçûs des Filles de Mémoire ,  
 Pour m'amuser je m'en sers tel qu'il est .  
 Je le fais bien , ma Chanson peu limée ,  
 N'est bien souvent qu'une Prose rimée :  
 Mais j'aime mieux être clair & précis ,  
 Que par des tours de figure farcis ,  
 Mettre en Enigme une heureuse pensée ,  
 Qui vaut son prix , simplement énoncée .

Ois

On me dira, vous n'êtes qu'un Rimeur ;  
 Hé bien ! Soit fait ! Le nom de grand Poète  
 Coute bien cher, s'il fait beaucoup d'honneur :  
 Je ne veux point m'aller rompre la tête ,  
 Sur un espoir, le plus souvent trompeur.

D'ailleurs aussi, l'avare Mnémosine  
 Me dota peu de sa faveur divine ;  
 Et c'est pourtant de ce riche Trésor  
 Qu'on peut tirer des Perles & de l'Or ,  
 Pour bien orner l'ünage qu'on présente :  
 Traits tout formés, fines allusions,  
 Tours rafraichis, vieilles inventions  
 Que l'on habille à la mode régnante,  
 Source féconde en nobles fictions.  
 Il faut avoir, pour être bon Poète,  
 Tout son Homère & son Ovide en tête,  
 Tout le fatras des Contes enfans  
 Jadis forgés par les Grecs & Latins.  
 Si par hazard vous parlez d'Hyronnelle....  
 Fi, fi, quel mot ! il faut dire Prôgné,  
 Ou mieux encor, la Sœur de Philomèle.  
 N'oubliez pas la Fable d'Arachné,  
 Pour exprimer cette Fi'euse habile,  
 Qui fait ourdir une Toile subtile  
 Piège fatal au Parasite ailé \* ,  
 Que le Tiran \*\* d'un Peuple désolé  
 Avec ardeur s'efforçoit de détruire,

En

\* La Fontaine nomme ainsi la Mouche dans une Fable.  
 \*\* Domitian.

*En négligeant le soin de son Empire.  
Momens heureux où sa noire fureur  
Laissoit dormir le massacre & l'horreur.*

*Sagira t'il du Monarque inflexible ,  
Que tout Mortel doit visiter un jour ,  
Et qui là bas tient sa lugubre Cour ;  
Dieu dont l'aspect sera toujours terrible ;  
Gardés vous bien d'aller nommer Pluton ,  
Dites , au moins , l'Epoux de Proserpine ,  
Le Roi du Stix , le Maître d'Alecton ,  
Le fier Tiran qui sur les Morts domine ,  
Le Dieu cruel couronné de Cyprés ,  
Le Ravisseur qui fit gémir Cerès ,  
Le Souverain des Gouffres du Tartare ,  
Le sombre Roi des Monstres du Ténare . . . .  
Ciel , quel jargon ! . . . . Allez là ; parlez mieux ;  
Et respectés le Langage des Dieux.*

*Mais je reviens à mon Stile ordinaire ;  
Ta Muse , Ami cherche à me consoler ,  
Du mal affreux qui rend ma Vie amère ,  
Et que le tems ne fait que redoubler :  
Sa charité sans doute est très loüable :  
Tu peins fort bien , dans tes aimables Vers ,  
Du train comun , les différens travers :  
Ce tour me plaît ; rien de plus agréable :  
Ta Lyre exprime , en termes asses forts ,  
Le peu qu'on perd à vivre en solitude ;  
Où , j'en co viens , elle n'a rien de rude ,  
Quand on est sain & d'Esprit & de Corps ;*  
*Mais*

*Mais quand un mal que la Faculté même  
 Juge au dessus de ses plus grands efforts,  
 Nous fait gémir sous sa rigueur extrême,  
 Sans hésiter on voudroit à tout prix  
 Se retrouver dans la grande cohée,  
 Cagots, Pédants, Fats, sots, Petits Esprits  
 Nous dûssent ils souvent choquer la vie :  
 Tous les Auteurs Hébreux, Grecs & Romains,  
 François, Anglois, Bataves & Germains  
 Remplacent-ils la santé vigoureuse ?  
 Sans ce Trésor est-il de Vie heureuse ?  
 Mais il faut bien subir son triste sort ;  
 Heureux celuy qui va revoir ses Péres  
 Par un chemin exempt de ces miseres,  
 Et doucement est saisi par la Mort !*

NEUCHÂTEL.





# E X T R A I T

*D'une Oraison Funèbre de GUILLAUME IV.  
Prince d'Orange, Stadthouder Général de  
la République des Provinces Unies.*

AUX JOURNALISTES.

**Q**Uoi que vous n'aiés pas acoutumé, *Messieurs*, de donner dans vôtre Journal, des Extraits de Sermons, qui seroient hors de place, & dont l'abondance nuiroit à la varieté qu'on y demande, & qui est si agréable au Lecteur ; j'espère cependant, que l'Analise que j'ai l'honneur de vous adresser sera lüe avec plaisir ; parce qu'elle est moins un Fragment d'un Sermon, très excellent, & très bien écrit, que l'*Eloge historique*, ou l'*Oraison funèbre* de GUILLAUME IV. Prince d'Orange & de Nassau &c. qui a été si généralement regretté, & qui étoit si digne de l'être. Ce Discours a été prononcé cette Année, à *Mastricht*, par Mr. VERNEDE, Pasteur de l'Eglise Wallone de cette Ville, que nous avons entendu, il n'y a pas long-tems, prêcher à *Genève*, avec beaucoup de succès & d'applaudissement.

Come

Come vous avés doné, dans vôtre Journal, quelques Lettres où l'on tâche de prouver que sans s'éloigner de cette noble simplicité, si nécessaire dans la Prédication, on ne doit pas négliger les Ornemens qui sortent du sujet, & avec lesquels cette belle simplicité n'est point incompatible; j'ai crû qu'il convenoit de joindre l'exemple au précepte, & qu'on ne peut guères en présenter de meilleur que celui que je vai proposer.

Il s'offre ici plusieurs Morceaux, qui tous semblent demander la préférence; mais comme j'ai dessein d'être court, je choisirai, non les plus beaux, mais les plus curieux, ou les plus utiles: Voici le tableau que fait l'Orateur de l'état où se trouvoient les *Paisbas*, sous la Domination dure & tirannique de PHILIPPE II. Roi d'*Espagne*, qui gouvernant cette Nation avec un Sceptre de fer, la força, à lever l'Etendart de la liberté, sous les Ordres de GUILLAUME I. Prince d'*Orange*, qui fut le Père & le Défenseur de ce Peuple réduit au désespoir, & dont la reconnoissance a élevé la Maison de *Nassau* au point d'élevation où nous la voions aujourd'hui.

PHILIPPE II. dit nôtre habile Prédicateur, oubliant les leçons de son Père, n'a-t'il point

point d'autre but que d'écraser cette Nation ? La gouverne-t'il avec une dureté, une barbarie, prémices de l'afreuse Inquisition qu'il lui destine ? Foule-t'il également aux pieds, des Privilèges qu'il a juré de maintenir, & la liberté d'une Conscience qui ne relève que d'un Maître plus grand que lui ? Dans ses fureurs, rempli-t'il l'Europe de Fugitifs, les Prisons d'Innocens, les Echafauts de Martyrs ? GUILLAUME I. ose seul tenter, avec le secours de celui qui relève les Chétifs de la poudre, & qui sans ce secours eut été impossible à l'Homme. Il ose seul entreprendre la défense de ces Opprimés, de ces Désespérés ; car tel étoit réellement l'état où ils étoient réduits. Et malgré les obstacles qu'il rencontre au dedans, malgré la défection d'Alliés timides, malgré le péril dont un de ses Fils est menacé, malgré les forces redoutables & les abominables proscriptions de l'Espagne, il jette, d'une main aussi sage que hardie, les fondemens solides de cet Etat, fondemens arrosés de son propre Sang.

Quelle noblesse, mais en même tems qu'elle fidélité de pinçeau.

Le Portrait que fait nôtre éloquent Orateur de GUILLAUME III. n'est ni moins beau, ni moins ressemblant : Le voici ; mais auparavant, nous rapporterons ce qui le précède & qui l'amène.



Ann. 72. du Siècle passé, la France & l'Angleterre : L'Angleterre, qui entraînée alors par son Roi oubliâ que quiconque cherche à diviser les Puissances Maritimes est l'Ennemi de l'une & de l'autre, non moins que l'Ennemi de la Réformation : La France & l'Angleterre s'unirent dans le projet d'extirper ce qu'elles appelloient l'Hérésie du Nord, & pour cet effet de détruire d'abord ce Pais, dont elles avoient déjà fait entr'elles le partage, come d'une Conquête assurée. Six Armées y entrèrent en même tems. Plus de 40. Villes, trois Provinces subissent le joug, & éprouvent le traitement le plus affreux, que pussent inventer la Cruauté, l'Avarice, & l'Impudicité. Dans cette extrémité déplorable, on n'oublie pas encore jusques au nom des Partis funestes que le desir de gouverner & de s'enrichir avoit formez. Le grand mal est celui du dedans. On ne peut prendre aucune résolution salutaire. On se borne à obtenir, en se soumettant, des conditions moins ignominieuses. On entend dire hautement, qu'il n'y a plus de République.

Cette Peinture mérite bien quelque attention ; arrêtons nous ici un moment. Il n'y auroit eu en effet plus de République si Louis XIV. eût suivi les Conseils du Prince de Condé & du Vicomte de Turenne, qui lui conseilloient de démanteler toutes les

Places, à mesure qu'on s'en rendoit Maîtres. Le Roi ne pût s'y résoudre. Pour vouloir tout garder, il perdit tout. Les Armées qui, étant réunies, avoient été assés fortes pour conquérir, ne le furent plus assés pour conserver : Etant partagées par les Garnisons qu'il falut laisser pour la garde des Places conquises; ou plutôt, Dieu qui avoit répandu l'éfroi & la terreur parmi les *Hollandois*, pour les punir de leurs Divisions, répandit, à son tour, un Esprit d'étourdissement dans l'Ame de leurs Ennemis, pour les châtier de leur orgueil. Cet affreux torrent ne fit que passer, mais il laissa, il est vrai, de funestes traces de son passage : Revenons au Prédicateur. *A qui l'Etat fût-il redevable de sa conservation? A qui DIEU adressa-t'il cette voix? „ Vas, avec cette force „ que tu as, & tu délivreras Israël de la main „ des Madianites. Ne t'ai-je pas envoieé? Ne fut-ce pas GUILLAUME III. ce Prince qu'on a appelé avec raison, le plus juste des Rois, le plus habile des Politiques, le plus grand des Guerriers, & le meilleur des Citoyens? Ne fut-ce pas lui que DIEU choisi pour réunir, les Esprits divisés, pour relever les Courages abatus, pour faire revivre la Liberté expirante, pour affermir les Autels chancelans, pour faire ventrer le Fleuve débordé dans son lit, pour*

*éfa-*

facier notre opprobre, réparer nos pertes, & donner aux Affaires du dedans & du dehors une consistance, source des plus heureux succès, même long-tems après qu'il eut cessé d'en être personnellement l'Âme ?

Ce Portrait de GUILLAUME III. est tel que l'a tracé l'Histoire, & que l'Illustre ALPHONSE TURRETIN l'a craioné lui même, dans la Harangue qu'il prononça le jour des Promotions, l'an 1702. étant Recteur de l'Académie de Genève. Mr. l'Abé Raynal, moins impartial, a jugé à propos de défigurer ce Portrait, dans son Histoire du *Stadhouderat*. Il a préféré le singulier au vrai; il a mieux aimé faire un Portrait d'Imagination, que de le faire ressemblant : Ce Prince, qui avoit seul rassuré les *Hollandois*, que les Victoires & les Conquêtes de la France avoient jetté dans le désespoir; qui, come une forte Digue, avoit mis des bornes à son Ambition; qui, au milieu même de ses défaites, s'étoit rendu redoutable au Vainqueur; qui avoit su réunir contre lui toutes les Puissances que la Crainte, ou l'Intérêt ne tenoient pas captives; qui ne laissoit point au hazard ce que pouvoit lui ôter la prudence : Un tel Héros peut-il, & doit-il être représenté come un Génie pesant & borné, qui n'a réussi qu'en *Angleterre*, où il

usurpa une Courone, plus par ses intrigues que par sa valeur? Il me semble que j'eussent les Romains decrier *Anibal*, ou les *Carthaginois* méditer de *Scipion*.

Quoi que les Morceaux que je viens de citer fassent partie du beau Sermon de Mr. *Vernede*, j'ai cru les devoir rapporter d'une manière détachée, avant que de venir à l'exposition du Texte même, qui regarde particulièrement *GUILAUME IV. Standarder des Provinces Unies*. Ce Texte est tiré du Livre de *Job*. Le voici: *L'Eternel l'a voit doné; L'Eternel l'a ôté: Le nom de l'Eternel soit béni*. Voici la division de l'Auteur: *L'Eternel l'a voit doné. Réflechissons sur l'excellence du Don qui nous fut acordé. L'Eternel l'a ôté. Sentons la grandeur de notre perte. Que le nom de l'Eternel soit béni! Revetons les sentimens que ce rude coup doit nous inspirer*. Ce Plan est juste & naturel; il sort du Texte même, & fournit matière à des Réflexions sages & sublimes. Comme il faut abréger, je ne suivrai pas l'Orateur dans tous les détails, quelques intéressants & quelques importants qu'ils soient; je me bornerai à quelques idées principales.

*L'Eternel l'a voit doné*. Quoi que Dieu ait doné la vie à tous les Hommes, dont il est le Père comun; On peut dire d'une manière plus particulière qu'il a doné aux Hommes

ceux qui par leur Naissance, leur Pouvoir, leurs Vertus la supériorité de leurs Talens, sont capables de faire leur bonheur, ou de soulager leurs calamités. *Tel étoit le Prince d'Orange. Sorti d'une Maison féconde en Grands Homes, & d'une Noblesse qui se perd dans l'Antiquité des tems, ses grandes qualités lui donnoient des droits encore plus incontestables sur le Cœur des Hollandois: Il avoit hérité de ses Ancêtres un amour ardent pour la Patrie, un zèle sincère pour la Liberté & pour la Religion, un courage & une prudence qui devancèrent ses Aînés: Les épreuves les plus rudes, les conjonctures les plus facheuses ne servirent qu'à les faire briller d'avantage.*

Écoutons sur ce sujet nôtre Prédicateur.

*Les Provinces Unies, reconues par toutes les Puissances, come ne formant qu'une République souveraine, independante & qui n'a plus d'Ordres à recevoir que de celui qui les donne au Ciel & à la Terre, logée à l'ombre de cet Etre Tout puissant, vit depuis ses Richesses, sa Puissance croître parmi le cours des années: Tel, sur les fondemens posés par un habile Architecte, s'éleve un Edifice qui, par sa grandeur & par la magnificence, excite l'étonnement & l'admiration des Homes. Mais les Vents peuvent soufler, les torrens peuvent donner contre cette Maison. Il y a des jours mauvais pour les Etats, come pour les Particuliers; &*

dans l'économie du Monde politique come du Monde naturel, souvent les vapeurs qui montent de la Terre forment les Orages dans le Ciel. Après que la Voix forte de l'Eternel a grondé long-tems sur les grandes Eaux, la Foudre perce la Nüe, & tombe sur un Peuple ingrat, qui s'étant engraisé à encense à ses vêts, a quité Dieu qui l'avoit fait, & a deshonore le Rocher de son salut.

Il est bien permis à un Prédicateur de parler fortement contre les Défauts & les Vices de la Nation; ceux des *Hollandois* étoient les effets & les suites de leur Opulence, de leur Amour pour les Richesses, & peut être d'une Liberté poussée à l'excès. De là, la vénalité des Charges, l'abus de l'autorité, les Divisions intestines, la licence éfrénée d'une partie du Peuple, qui ne déclamoit contre l'Ambition de ses Supérieurs que pour avoir un prétexte de secouer le joug légitime des Loix, & pour renverser la Digue qui s'oposoit au désordre.

L'Ennemi étoit aux portes; le feu long-tems caché sous la cendre s'aluma avec véhémence, les flammes s'élevant jusqu'au Ciel; les cris de ceux qu'elles ont atteint réveillent à peine la Nation plongée dans un Sommeil léthargique, & ne la réveillent que lors qu'elle est sur le point d'en être dévorée. Des forces redoutables, armées contre nous, & fécondées d'une Politique, peut être plus dangereuse encore, nous rend

plissent d'un éfroi porté à son comble, par un fatal enchainement de revers, & de revers qui semblent n'être qu'un commencement de malheurs. Notre Avant Mur désolé; nos Troupes, en partie menées en captivité, en partie marchant come des Gens qui craignent; des Batailles perdues; nos Finances épuisées; nos Fortereses mal pourvues; notre Commerce tombé; la Fraieur & la Fosse, le Dégât & la Calamité: Voilà la déplorable situation où notre inlignité & notre sécurité nous avoient précipités. Plusieurs disoient de nous. Il n'y a point en Dieu de délivrance pour Eux, & il n'y avoit plus qu'un pas entre nous & la Mort.

Un espoir nous restoit. Il nous restoit dans la Ciel un DIEU dont le Bras n'étoit point raccourci, & qui pouvoit signer encore sa Miséricorde. & sa Puissance, en nous délivrant sur la Terre; & sous la Direction suprême il nous restoit un Prince dont le nom fut toujours réclamé dans les Calamités de nos Provinces, & ne fut jamais réclamé en vain. Par une dispensation remarquable de la Providence l'agrandissement des Princes d'Orange a eu toujours pour cause les malheurs de cet Etat, & pour effet un prompt adoucissement à ces malheurs. Tels ces Météores qui anoncent au pîle Nautonier le retour prochain du calme, ne brillent à ses yeux que dans le fort de la Tempête. Il étoit réservé à notre Prince de la dissiper. Il devient l'Homme

de la Droite de l'Eternel. Il est mis à la tête de nos Confeils & de nos Armées. A cette nouvelle, quelle révolution dans nos Affaires & dans nos Cœurs ! Il nous semble que notre Ciel est devenu plus serain, l'Air que nous respirons plus pur, nos Demeures plus riantes. Les Pères embrassent avec tendresse des Enfans, auxquels ils préfagent désormais un sort plus heureux.... Es par quels moyens Dieu comence-t'il, conduit-il, & achève-t'il cet Ouvrage ? Ce sont nos Ennemis eux mêmes, qui conçoivent, le travail, & enfantent ce qui les trompe, qui par une odieuse Invasion dans notre País arrachent le voile qui cachoit à ce Peuple le Libérateur qui lui étoit réservé, & qui aplanissent, en un instant, les obstacles qui empêchoient ce Libérateur genereux, de satisfaire le plus ardent de ses desirs, en volant à notre secours.

J'ai copié avec plaisir tout ce Morceau qui me paroît d'une grande beauté, & qui est le Tableau fidèle de la situation déplorable où se trouvoit la Hollande, l'an 1747. Etat qui a occasioné la Révolution qui a rendu le Stadhouderut héréditaire dans la Famille du Prince d'Orange.

Guillaume IV. n'a pas joui long-tems d'un Titre & d'un Pouvoir, dont ses Vertus, ses Talens, & ses Lumières le rendoient digne. L'Orateur le dépeint come un Prince aimant l'Ordre & la Religion; bon Chr-



sien , & grand Politique ; appliqué aux Afai-  
 res , conoissant les Intèrets si combinés de la  
 République , relativement à toutes les Puif-  
 sances de la Terre ; remontant aux Sources  
 principales de la subsistance de la Nation , la  
 Navigation & le Commerce ; recherchant soi-  
 gneusement pourquoi ces Sources , autre-  
 fois si fécondes, ne pouffoient plus leurs Eaux  
 avec la même abondance. Versé dans la vaste  
 Theorie de l'Art militaire il en embrassoit  
 toutes les parties. Joignant aux qualités so-  
 lides , les qualités aimables , il écoutoit tout-  
 le Monde avec bonté , & avec une égale  
 attention : *Il possédoit , au plus haut degré ,  
 le talent de la Parole , & cela en diverses Lan-  
 gués. La majeste de son Muntien , la dignité  
 de ses Discours , la précision de ses Reponses ,  
 la justesse de ses Pensées , le choix de ses Expre-  
 sions , la grace qui étoit sur ses lèvres , in-  
 piroient de la vénération , de l'étonnement , de la  
 joie , & quelque confusion même à ceux qui acoi-  
 tumés à parler en Public , s'y étoient encore pré-  
 parés avec soin. On pouvoit dire de lui ce que  
 Montecuculli disoit du grand Turenne : Il est  
 mort un Home qui faisoit honneur à l'Humanité.*

Dieu a enlevé ce Prince aux Vœux de la  
 Nation , dont il étoit le Père ; il l'a ôté à  
 l'Eglise , dont il étoit le Protecteur , il l'a ôté à  
 son Illustre Maison , dont il étoit l'apui. *Son  
 Saint Nom soit béni. Notre Prédicateur dit ici*

dés choses tendres, politiques & édifiantes, tantôt en s'adressant à la Princesse, l'Auguste Mère du Stadthouder, tantôt à son Illustre Epouse, & tantôt à ces précieux Rejettons, qui font l'espoir de la Nation. Représentons nous ; dit il ; ce Prince, digne Fils, fidèle Epoux, & bon Père, au milieu de cette Famille chérie, venant s'y délasser de ces travaux, & y goûter les plaisirs calmes & purs que procurent la Nature, l'Afection, la Con fiance, l'Innocence & la Vertu réunies. Contemplons le, épanchant son Cœur dans le Sein d'une Princesse méritant toute son estime, & sa tendresse, & douée de toutes les qualités qui plaisent & qui attachent. Contemplons le, répandant sur les Enfants que Dieu lui avoit donés, les marques d'une tendresse qu'il pouvoit plus loin que ne le portent ordinairement les Princes, & la plupart des Pères ; se réjouissant, en pensant que ses Enfants recueilliroient dans la suite, qu'ils recueilloient déjà, le prix de ce qu'il avoit fait, non pour eux, mais pour le País, se promettant, qu'avec le secours de Dieu, ils ne dégènereroient point ; qu'ils soutiendroient avec dignité un Nom, qui, quoi qu'un pesant fardeau fût toujours porté avec gloire ; résolu à ne rien négliger afin que ces jeunes Orangers, étant cultivés avec soin, nos Descendans pussent se réjouir sous leur ombre . . . Les Pensées de Dieu n'ont pas été nos Pensées. L'Homme proposoit ;

*Dieu en a disposé autrement : Il a vécu ce Fils, cet Epoux, ce Père ! Jettant la Couronne qui lui a été ajuzée, aux pieds du Trône de son Juge. Ses Oeuvres l'ont suivi. Il reçoit les récompenses distinguées, qui dans le Monde à venir sont la portion des bons Princes. Il grossit la Cour du Roi des Rois . . . .*

*On s'écrie, il n'y a plus d'espérance : Mais n'avons nous pas toujours pour Protecteur celui qui a sauvé la République des fureurs d'un Duc D'Albe, après le Meurtre de GUILLAUME L. dans les Années 72. du Siècle passé, Et 47. de celui-ci ? Et n'avons nous pas une Mere, des Enfans, par lesquels il peut accomplir les desseins de sa Miséricorde envers nous ? &c.*



**DISPUTE** singulière, extraite d'une  
Lettre de PARIS, du 21. Avril.

**D**eux Seigneurs Allemans, qui se trouvent à Paris, étant, il y a quelques jours, à se divertir, avec deux Seigneurs François de leurs Amis, *inter scyphos Et pocula*, tombèrent sur cette Question importante ; savoir laquelle des deux Nations prononçoit le mieux & le plus naturellement la Voielle *U* ? Les uns vouloient, que ce fut *Ou*, & les autres *U*. Dans de semblables Disputes, où des Nations sont intéressées,

chacun a la folie de croire qu'il y a de l'honneur & de la gloire à combattre pour l'usage de son Pays. A la manière dont on entra en lice, on auroit crû que la Dispute alloit s'égarer, que l'on se contenteroit, de part & d'autre, de faire briller son Esprit, de citer des raisons justificatives pour appuyer son sentiment, & que le tout se termineroit à l'amiable.

Les Seigneurs *Allemands* alléguèrent d'abord pour Argument : *Que ce qui a toujours été le plus universellement suivi, doit être le plus naturel & le plus autorisé. En ce cas, continuoient ils, il faut prononcer Ou, puisque, à l'exception, des François, des Portugais, & des Bas-Bretons, tous les autres Peuples de l'Univers prononcent Ou. Les anciens Romains le prononçoient de même. Ils alléguoient les noms tirés des différens Cris des Animaux, & conclusoient pour eux.*

Les Seigneurs *François*, qui ne voioient qu'une petite exception pour eux, qui étoit celle de dire, que les autres Nations avoient altéré cette prononciation, & que la Française seule avoit conservé la véritable, étoient presque en colère de ce qu'on leur avoit mis le pié sur la gorge tout d'un coup. Quelques paroles alléguées de part & d'autre animèrent & aigriront les Esprits, déjà échauffés par le Vin. Ces quatre Gentilhommes,

qui ne manquoient, ni de courage, ni d'entêtement, soutenoient chacun vigoureusement leur opinion, lors que la Scene changea tout à coup de face, par une saillie, qui auroit dû produire un tout autre effet.

*Puis-que vous prétendez, dit un des Seigneurs Allemans, que les Romains prononçoient la Lettre U; come vous autres François; il faudroit donc convenir, qu'un certain Oiseau; qui est aujourd'hui Cou-con, à miss votre de langage, & qu'autrefois il cridoit Cu-cu-cu-cu-cu qui devoit estre fort plaisant; mais que j'ai pourtant de la peine à croire.*

A cette saillie pöissonnè, dont les deux Seigneurs François auroient sûrement ri, s'ils eussent été de sang froid, l'un d'eux se croiant insulté par cette plaisanterie, saisit son Assiette, & fit mine d'en vuloir faire un Instrument à sa vengeance. De leur côté, les Seigneurs Allemans, qui sont braves, crurent que c'étoit les insulter doublement, que de ne vouloir pas répondre à leurs Arguments, & de vouloir encore prendre les Armes contr'eux. Ils se saisirent; à leur tour, des Bouteilles, & sans faire de défi, les lancèrent au Visage de leurs Adversaires. On peut juger, par ces Echantillon, que les choses n'en restèrent pas là, & que tout ce qui se trouva sur la Table devint Arme offensive, ou défensive, & après avoir volé en l'Air sous

par la Chambre. Enfin un des Gentilshommes François, aiant reçu au Visage une grande Plaie de l'éclat d'une Bouteille cassée, fût forcé de demander une Suspension d'Armes, pour aller laver & étancher le Sang, qui lui couloit du Visage. Pendant ce tems là, son Ami, qui, quoi que seul, ne crût pas de voir céder aux Allemans, recommença la Dispute; mais ses deux Adversaires, l'aïant pris à la gorge, le forcèrent de prononcer *Ou*, malgré lui; & si les Domestiques de la Maison ne fussent venus à son secours, ç'auroit été, selon les aparences, la dernière parole qu'il auroit proferé de sa vie.

Tels sont les excès dans lesquels l'Intempérance nous fait tomber. Après tant d'exemples des écarts de la Raison, produits par le Vin & par la Colere, quelle horreur des Gens bien nez ne doivent ils pas avoir pour ces Vices?

✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽

## LOGOGRIPIE.

**J**E suis fait pour le froid, au feu je suis très fait :  
Un rigoureux destin pour toujours m'y con-  
damne.

Avec le fer, avec la flame,  
Sans avoir, de ma part, comis aucun forfait:  
On me trouve à la Ville ainsi qu'à la Campagne,  
Je suis dans toutes les Maisons.

Sans ma queue, on me trouve aussi sur la Montagne,

Et rarement dans les Cloisons.

Ma première moitié sert bien en Italie:

Ma dernière y servoit, mais dit tems des Césars,

Si vous voulés plus forte marque,

Du milieu consultez la Parque,

Son travail vous l'apprend sans courir des hazards.

Au feu d'une vive saillie,

En amusant la Compagnie,

Lecteur, si tu le veux, exerce ton génie.

## T A B L E.

<b>L</b> Lettre sur l'Entrée de J. C. à Jérusalem.	315.
— à Mr. d'Arnaud de l'Acad. des Sciences de Berlin.	339
Eglogue par Mr. d'Arnaud.	353
Lettre sur la Cathédrale de Genève.	359
Reponse à la Lettre de Mad. M. sur l'existence de Dieu.	372.
— à la Critique des Réflexions sur la lecture des Romans.	376
Duplicque en Vers à M. le C. C. . . . . de Neuchâtel.	381
Replique en Vers à M. le Lieut. Colonel P. . .	385
Extrait d'une Oraison Funèbre de Guillaume IV. Prince d'Orange.	390
Dispute singulière, extraite d'une Lettre de Paris.	403
Logogriphe.	406



A V I S.

**O**N trouve chez Mr. le Capitaine Leautier à Moudon la véritable Panacée Minérale découverte depuis plusieurs Années par un fameux Chimiste Suisse & portée actuellement à la plus grande perfection; elle est tirée de l'Animal, du Végétal & du Minéral par simpatic; plus de quatre mille Persones de tout sexe & de tout âge ont fait une heureuse Expérience de ce Remède. On a des Actes authentiques en main, des heureux états qu'il a opérés. Cette Panacée est reconue comme un sudorifique inmanquable dans les grandes Maladies; elle guérit généralement & radicalement toutes sortes de Fièvres, de même que les Migraines invétérées, les Vertiges; elle est admirable pour les Filles & Femmes, qui ne peuvent pas avoir leur règles; elle est aussi souveraine sur tout contre les Pleurésies, Fièvres malignes Flux de sang, Petite-Verole &c. ne laissant aucune marque des boutons à ceux qui l'ayant te servent de cette Poudre; elle tue & chasse les Vers radicalement & l'emporte à cet égard sur tout autre Vermifuge; en un mot il n'y a point de Maladie où elle ne convienne; par qu'elle va au sang & le purifie. Ce Remède est fort facile à prendre, n'ayant ni goût, ni odeur. On peut le delzier dans une cuillerée de Bouillon, dans du The, du Vin ou de l'Eau. La Prise est du poids de 4. grains; elle agit par les Sueurs, par les Selles ou par les Vomissements, sans peine, le tout suivant que la Nature le requiert, & sur tout par les Urines; ce que l'on peut observer par son inspection dans un verre. Le jour qu'on la prendra on ne doit rien manger jusques à une ou deux heures après Midi, mais on prendra un petit Bouillon léger de demi heure en demi heure. Les Persones délicates à en avoir pourront en prendre 2. prises, sans crainte, pas même quand ils en prendroient 3. & 4. prises. La Prise est de 10 s. courant & en gros de 40. Francs le Cent. Il en faut 5. à 6. Prises pour une Cure. On doit franchir les Lettres qu'on écrira, à M. Leautier sans quoi elles resteront au rebut.

On pourra aussi s'adresser pour avoir de ces Poudres à Mr. Jacques François Collet, Marchand Drogiste à Genève.